

G1738 ff

avec la planche

20.-



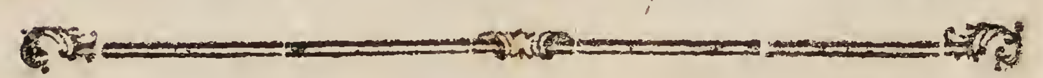
Il se repent; Ah! qu'il vienne; j'ai tout oublié

ELOGE
DE
CHARLES BONNET.

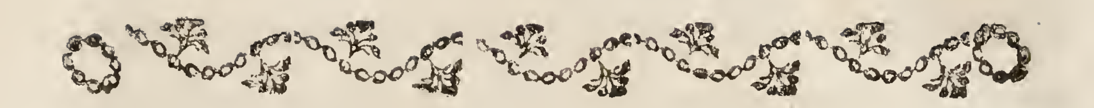
De l'Académie Impériale Léopoldine, & de celle de St. Pétersbourg; des Sociétés Royales de Londres, de Montpellier, de Gottingue & de celle de Médecine de Paris; des Académies Royales des Sciences de Paris, de Berlin, de Lyon, de Stockolm, de Coppenhague; honoraire de celle des Beaux-arts de la même ville; des Académies de l'institut des Sciences de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munik, de Sienne, de Cassel & de celle des curieux de la nature de Berlin.

Virum bonum, & magnum hominem, & in summa magnitudine animi multa humanitate temperatum perdidimus; nosque malo solatio, sed non nullo tamen, consolamur, quod ipsius vicem minime dolemus, quia sic amabat patriam, ut mihi aliquo deorum beneficio videatur ex ejus incendio esse ereptus. *Cic. ad att. lib. IV. Epist. VI.*

A LAUSANNE.
CHEZ J. P. HEUBACH & Comp.



1794.



ÉLOGE

DE

CHARLES BONNET.

Vous me proposez de vous entretenir du génie & des vertus de Charles Bonnet! cette entreprise est bien forte pour moi ; & cependant cette idée remplit mon cœur de sentimens qui demandent à s'épancher dans le vôtre. Je veux m'y livrer. Jouissons du spectacle consolateur que peut nous offrir la mémoire d'un homme, en qui la sagesse a versé ses dons les plus précieux. Quelque foible que soit le tableau, il nous fera du moins oublier pendant quelques momens le désordre moral qui afflige la terre, les fureurs de l'ambition, de l'avarice, de l'orgueil, les

méprifes de l'intérêt perfonnel, les égaremens de la philofophie, & cet abus perfide que font de leurs talens la plupart de ceux à qui la Providence en a départis. Nous contemplerons cette vertu, à laquelle nous fommes convaincus par le rapport de tous nos fens, par toutes les lumieres de notre efprit, que l'homme peut atteindre.

Ce n'eft point pour la fcience que j'écrirai; je fuis loin d'y prétendre. C'eft pour vous; c'eft pour cette veuve infortunée, dans le fein de laquelle coulent les larmes que vous répandez chaque jour auprès d'elle, & qui font le baume le plus puiffant qui puiffe être verfé fur fa plaie ; enfin c'eft pour moi-même. J'effayerai de vous préfenter les principaux traits de la doctrine de Charles Bonnet, parce que rien n'eft plus digne de notre attention que de fuivre le fil des idées, dont le développement a pu conduire un homme à un haut degré de raifon : mais je ne comparerai pas fes découvertes avec celles de fes contemporains, ni de fes

prédéceſſeurs. Ma main eſt trop foible pour tenir cette balance. Heureux, ſi je puis ſeulement tracer la marche d'un eſprit ſupérieur, qui, par ſes contemplations, eſt parvenu à nous applanir la route du bonheur.

Aidez-moi à nous repréſenter cette ſainte image, donnez-moi cette expreſſion, dont j'aurai ſouvent beſoin, & que vous trouvez toujours quand vous peignez la vertu, & que vous voulez inſpirer des ſentimens qui ſoient dignes d'elle.

Charles Bonnet n'avoit que dix-ſept ans : il ſortoit des mains de ſes maîtres, lorſqu'il ſe ſentit porté par les premiers élans de ſon génie vers l'obſervation de la nature. Les ouvrages de Réaumur occupoient alors tous les eſprits avides de faire des progrès dans cette étude. Ils enflammerent Bonnet du deſir de s'y livrer, de connoître cette multitude d'êtres, qui échappent à la foibleſſe de nos ſens & dont la création n'atteſte pas moins la puiſſance & la ſageſſe de l'Auteur de l'univers, que celle des mondes, qui rempliſſent

l'immenſité de l'eſpace. Ses amuſemens commencerent à être de ſérieuſes obſervations. Son inexpérience lui fit deſirer un guide, & un ſentiment involontaire de ſes forces lui perſuada qu'il pouvoit intéreſſer REAUMUR même à ſes ſuccès. Il ſe mit en rélation avec lui. Ce profond naturaliſte fut loin de ſoupçonner l'âge du jeune obſervateur. Sa marche, ſes procédés, le caractere de circonſpection, de conſtance, de méditation, que lui offrirent les premiers traits de cette correſpondance, lui annoncerent un philoſophe deſtiné à reculer les limites de la ſcience. Dès ce moment nâquit entre eux une amitié, que le temps & l'expérience d'un commerce ſuivi accrurent chaque jour, & dont le ſentiment inaltérable les anima juſqu'au tombeau.

Ce n'étoit pas uniquement la paſſion de l'étude de la nature, & les vaſtes connoiſſances que Réaumur en avoit acquiſes, qui avoient porté CHARLES BONNET à le choiſir pour guide & témoin de ſes travaux. D éjàſe

développoient en lui les germes de ces idées, qui s'y manifesterent ensuite dans toute leur richesse, de l'intelligence, de la puissance, de la bonté de l'Etre-Suprême, & c'est parce que les ouvrages du naturaliste Français élevoient fréquemment sa pensée vers cette Source inépuisable de bienfaits, qu'il se sentit si vivement entraîné vers lui. Les ames vertueuses s'attirent réciproquement. La perception d'une grande vérité, qui leur devient commune, suffit pour les unir d'une extrémité du globe à l'autre, & tandis que les ames vulgaires ne connoissent l'amitié que par des rapports d'intérêts, celles-ci ont le pouvoir de l'établir sur la simple communication de quelques idées, dans lesquelles se rencontre leur contemplation.

Le génie a un tact qui lui est propre, & qui lui fait choisir les routes qui peuvent le conduire à faire des découvertes. COLOMB porté dans l'immensité des mers, semble y voguer au hazard, & le nouveau monde se présente à lui. Ainsi dans cette multitude

d'insectes, qui voudroient échapper aux yeux de BONNET, son attention se fixa d'abord sur un de ceux, dont une profonde étude pouvoit le faire pénétrer dans les mysteres de la nature. Il n'est point d'objet, quelque vil, ou méprisable qu'il nous paroisse, que le regard d'un philosophe n'anoblisse, parce qu'il n'en est point où ne doive se rencontrer le doigt du Créateur. BONNET saisit le puceron, le poursuit dans ses diverses formes, dans toutes ses espèces; en étudie l'instinct, les besoins, les passions. Ces célebres androgines, enfans de l'ancienne poésie, ou d'une philosophie qui se consoloit de ne pouvoir expliquer la nature, en se livrant aux jeux brillans de son imagination, prennent tout-à-coup aux yeux du sévère observateur une réalité, qui surpasse les prodiges de la fable. Il passe des jours & des nuits avec cet insecte, dont la foible & presqu'imperceptible existence ne paroit avoir aucun droit d'intéresser la raison de l'homme; il le condamne à un austère célibat, le tient renfermé sous

une garde plus vigilante que celles que l'amour jaloux a jamais inventées, & il voit des vierges enfanter. Il arrache à l'inftant à la mere fa tendre progéniture qu'il plonge dans cette même prifon, que la lumiere & le regard du philofophe peuvent feuls pénétrer ; & neuf générations fucceffives de vierges en vierges font rentrer ce prodige dans un ordre conftant fuivi par la nature.

Ce n'eft pas tout ; cette bienfaifante nature prodigue de fes dons envers ce même infecte, auroit cru fans doute le punir d'une fécondité qu'elle lui demande, fi elle n'eut pas en même temps verfé fur lui tous les biens que tant d'autres créatures recueillent des mains de l'amour ; & elle n'en a pas moins établi en fa faveur la diftinction des fexes. BONNET les fuit dans toutes leurs actions, depuis le moment de leur naiffance jufqu'à celui de leur mort. Il eft témoin de leurs feux, affifte à leurs careffes, s'affure de la réalité de leurs jouiffances.

Enfin pour accumuler dans les pucerons

tous les moyens poſſibles de ſe propager, ces animaux ſe montrent encore doués de la double faculté de donner le jour à des petits vivans comme eux, ou de produire des œufs que la premiere chaleur du printemps fait éclore. C'eſt dans l'été qu'ils ſont vivipares, tandis que dans l'arriere ſaiſon ils ſont ovipares. Ici, le jeune obſervateur s'éleve dans ſon admiration vers la ſuprême Sageſſe qui a dicté la création, & qui a voulu que cet inſecte produiſit un animal vivant comme lui, dans le temps où la terre en pleine végétation, peut lui offrir les alimens néceſſaires à ſa ſubſiſtance, tandis que dans une ſaiſon défavorable, il enveloppe ſa production de la coquille d'un œuf qui le défend contre la rigueur de l'hiver, & dont il ne ſort qu'au moment où le retour du printemps a fait reparoître les végétaux qui doivent ſatisfaire à ſes beſoins.

Ces premiers ſuccès des travaux de Ch. Bonnet, les encouragemens que lui donna Réaumur, qui les accueillit avec tranſport,

développerent dans toute ſon énergie la paſſion qu'il éprouvoit d'étudier la nature.

Son célebre compatriote, Abraham TREMBLEY, l'inſtruiſit alors des découvertes étonnantes qu'il alloit publier ſur la régénération des polipes. CÉSAR ne pouvoit retenir ſes larmes en voyant la ſtatue D'ALEXANDRE. Le philoſophe qui ſe ſent du génie, éprouve un ſentiment plus noble, s'il en apperçoit un autre qui l'ait dévancé dans la carriere & lui ait arraché la palme de l'invention : mais ſi ce globe ſuffit à peine à quelques ambitieux de fortune ou de vaine gloire, l'univers offre un bien autre champ de conquêtes aux ſages qui n'aſpirent qu'à la ſcience & à la vertu. Loin d'envier à Trembley ſes découvertes, BONNET ſemble croire au contraire que c'eſt pour lui qu'elles ont été faites. Il ſe propoſe de les étendre par un travail opiniâtre. Le climat qu'il habitoit ne lui offroit point de polipes qu'il put étudier ; il fouille les terres, les eaux, les mâres, pour rencontrer les eſpeces d'inſectes qui pourront lui préſenter de

ſemblables phénomenes. Il reconnoît d'abord des vers qui, tandis que les poiſſons ont à leur commandement l'air qu'ils conſervent renfermé dans une veſſie, pour s'élever & s'enfoncer dans l'eau, en ſont au contraire tellement maîtriſés que, lorſqu'il leur arrive d'en aſpirer une trop grande quantité, ils ſont contraints de reſter ſur la ſuperficie de l'élément qu'ils habitent. Il partage ces vers juſqu'en vingt-ſix portions, & chacune d'elles devient un ver entier, dans lequel l'anatomie retrouve toutes les parties qui conſtituent ce même inſecte dans ſon état de perfection.

Obſervez que par cet artifice, l'immenſe reproduction d'un ſeul de ces animaux coupé en douze tronçons, dont les vers qui en proviendroient ſeroient également partagés, ſe trouveroit, à un terme de ſix années, pere de deux millions neuf cent quatre-vingt-cinq mille vers, tous enfans de ſa premiere mutilation.

Il s'en découvre parmi eux, à qui l'art

fait croître plusieurs têtes, dont l'instinct propre à chacune, fait des ennemies mortelles, invinciblement attachées au même corps, auquel elles commandent en sens contraire, & que leurs divisions déchirent; image cruelle & naïve de la plupart des sociétés humaines. Ici, la tête & la queue du ver, qui renaissent si facilement des autres parties de son corps divisé, ne peuvent elles-mêmes reproduire ce corps & périssent sous le fer qui les en a séparées; là, la nature paroît surprise en contradiction, en rendant une queue à l'extrêmité qui lui demandoit une tête, & livre ainsi à une destruction inévitable la créature, dont l'existence & la vie paroissoient le plus l'intéresser.

Je suis forcé de passer sous silence une foule d'observations sur la reproduction naturelle ou artificielle de cette multitude de vers, sur les divers degrés de température qui lui sont favorables ou contraires, sur la durée du tems dans lequel croissent leurs différentes parties mutilées pour devenir des

vers parfaits. Je ne fais qu'indiquer les principales découvertes, & ne puis infifter fur les détails, fans excéder les bornes que je dois naturellement me prefcrire.

Charles Bonnet, continuant de fouiller dans le tréfor inépuifable de la nature, offre enfuite à notre curiofité des efpèces d'infectes inconnues jufqu'à lui. Il découvre des républiques de chenilles qui mettent en commun leur intelligence, fuivent des procédés particuliers, foit pour affurer leur fubfiftance, foit pour fe défendre contre leurs ennemis, & qui ne s'éloignent jamais de leur demeure, fans tendre fur la route qu'elles ont fuivie un fil invifible, femblable à celui d'Ariâne, deftiné à les garantir des erreurs qui pourroient leur être funeftes. Il en trouve qui s'établiffent dans le grain du raifin qu'on leur croyoit inacceffible. Un œil plus attentif, des procédés plus délicats que ceux des autres naturaliftes, lui font voir dans les diverfes efpèces de cet infecte, des parties qui avoient échappé à leurs recherches. Il re-

connoît des mouches, des araignées, des fourmis, des fourmilions qu'on n'avoit point encore apperçus. Il en trace avec précision les caracteres distinctifs. Les expériences se succédent les unes aux autres, pour sonder leur intelligence, en fixer l'étendue & les bornes. Il se livre en même tems à une étude profonde du *ver solitaire*, ou *tænia*, dont le germe & ses développemens présentent des mysteres, devant lesquels la science restoit confuse, & il constate l'existence de sa tête, problême long-tems agité. Il combat & détruit l'opinion qui a fait donner à ce ver le nom de *solitaire*, en démontrant la fausseté de celle qui suppose qu'il soit constamment seul de son espece dans un même sujet, & prouve qu'il n'est pas un composé d'une chaîne de différens vers unis les uns aux autres, ainsi que l'avoient présumé des naturalistes dont l'autorité étoit d'un grand poids, mais qu'il ne forme qu'un seul être, à qui la nature a dicté des loix particulieres.

L'observation des insectes, l'usage immo-

déré que CHARLES BONNET faisoit du microscope, fatiguoit ses yeux. Il ne pouvoit cependant se résoudre à leur procurer du repos qu'en les occupant d'objets, dont l'étude leur étoit moins pénible que celle de ces atômes animés qu'il est si difficile de fixer, ou de suivre sous le verre qui les soumet à nos sens. Dans les intervalles qu'il étoit contraint de mettre entre ses travaux, ses regards se portoient sur cette foule de végétaux, qui en nous paroissant privés de sentiment, d'intelligence & de volonté, n'en sont pas moins conduits par la main invisible & immédiate de l'Etre-Suprême à agir & à se mouvoir de la maniere la plus convenable à leur conservation & à la propagation de leurs especes. Le philosophe se plait à considérer les objets qui contrastent entre eux par des propriétés opposées, ou qui se rapprochent & semblent s'unir par quelques points de contact, espérant trouver dans leurs contrariétés ou leurs rapports l'explication des phénomènes. BONNET accumule

une

une foule d'expériences ſur la végétation des arbres & des plantes. Il ſéme des graines dans la mouſſe, dans l'éponge, dans l'eau, dans la terre, dans le ſable, dans d'autres matieres; il en compare les réſultats, & en trouve qui non-ſeulement intéreſſent le naturaliſte ſimple ſpéculateur, mais qui peuvent encore ſervir l'agriculture. Il réſout la queſtion de la converſion du bled en ivraie & démontre par des faits, comme il prouve par les principes, l'impoſſibilité de cette transformation. Il ſoupçonne la lumiere de participer par une action particuliere & diſtincte de la chaleur, au développement des plantes & juſtifie cette conjecture par des expériences ingénieuſes.

Les feuilles ſemblent lui découvrir les moyens qu'elles mettent en uſage pour remplir leur deſtination. Il détermine les fonctions propres à leur partie ſupérieure, dont le tiſſu ferme & verniſſé ſert à faire gliſſer ſur elle toutes les atteintes qui peuvent lui être portées, à protéger la partie inférieure

que la nature a chargé de pomper, d'aſpirer les vapeurs qui s'élevent du ſein de la terre, & qu'elle a revêtue de poils, d'aſpérités, de particules ſpongieuſes, capables de les recueillir, pour les faire paſſer enſuite dans les branches & juſque dans le tronc ou la tige de l'arbre ou de la plante. Il ſaiſit en elles un inſtinct plus merveilleux encore que celui qui nous étonne dans la ſenſitive, & qui les porte à éluder tous les obſtacles qui pourroient les détourner du deſſein du Créateur. En vain, on tenteroit de changer leur poſition. La branche, la tige & le pédicule concourent tous à rétablir la feuille dans la ſituation qui convient à ſes différentes parties pour l'exercice de leurs fonctions. On ne peut s'empêcher d'admirer la ſagacité avec laquelle Bonnet les force à lui développer les effets de cette tendance. Il s'en ſert pour faire connoître l'ordre admirable de la nature dans la diſtribution des feuilles de chaque eſpece de plante, & s'élevant ſucceſſivement à un ſyſtême qui en embraſſe la généralité,

il en propofe fur ces nouveaux principes une autre claffification.

De fréquentes injections de matieres colorées lui donnent lieu de préfenter des idées, des conjectures, fur l'élévation de la fève, & la defcente d'un fuc qui reviendroit du fommet des tiges gagner les racines par les fibres de l'écorce, & d'oppofer des difficultés à l'hypothèfe qui établit dans les plantes une circulation femblable à celle qui a lieu dans le corps humain.

Tels étoient les jeux de la premiere jeuneffe de Ch. Bonnet. A peine avoit-il acquis fa vingt-cinquieme année, que la plupart des naturaliftes de l'Europe, voyoient en lui un fucceffeur des Redy, des Swammerdam, des Levenhoek & déjà le rival de Reaumur. Il offroit à ce dernier les réfultats de fes travaux, comme un hommage qu'il devoit à fon maître; mais à un maître qu'il eftimoit affez, pour ofer le contredire, lorfqu'il lui paroiffoit fe tromper. Sa modeftie ne le faifoit pas tomber dans des com-

plaisances que la vérité eut pu lui reprocher; la vérité qu'il avoit découverte ne lui inspiroit pas un orgueil qui corrompit sa modestie.

Né avec assez de fortune pour se livrer à ses goûts, dans l'unique dépendance d'un pere qui l'aimoit trop tendrement pour les contrarier, le monde où CHARLES BONNET portoit des agrémens qui l'en faisoient rechercher, lui offroit en vain des amusemens qui eussent pu le distraire de ses travaux. Tout entier à l'étude, il ne connoissoit de bonheur que celui d'enrichir chaque jour son esprit de nouvelles connoissances & de les communiquer aux autres, mais sans faste & sans prétendre à une réputation au-dessus de laquelle son ame se tint toujours élevée. Quel spectacle touchant pour la philosophie, que celui que lui offroit un de ses éleves, orné de ces dons extérieurs dont il est si doux & si facile d'abuser, que les illusions de son âge invitoient à profiter de ces dangereux avantages dans un printems qui

s'écoule avec tant de viteſſe, & qui ſans une vaine affectation de vertu, plus vivement touché des biens qu'il pouvoit trouver dans un culte rendu à la ſageſſe, l'embraſſoit étroitement, & combattant l'amorce irritante du plaiſir, ne vouloit remporter de ſes premieres années d'autre ſouvenir que celui d'en avoir triomphé.

L'obſervation des détails conduit toujours le génie à l'examen de ces grandes queſtions dont la ſolution ſatisferoit notre inſatiable curioſité, en paroiſſant nous donner la capacité de pénétrer dans les ſecrets de l'Etre-Suprême.

Comment la nature parvient-elle à organiſer cette multitude d'animaux, de végétaux qui ſortent à chaque inſtant de ſon ſein? Eſt-il une loi univerſelle qui préſide à leur formation? Quelle eſt cette loi?

En vain la philoſophie avoit tenté de réſoudre ce problême, en y employant des voies mécaniques. Les anciens avoient eu recours à un principe d'activité qu'ils ſup-

posoient inhérent à la matiere. Les uns l'avoient placé dans l'air, ceux-ci dans l'eau, d'autres dans le feu. Epicure avoit cru surmonter toutes les difficultés par le mouvement de déclinaison qu'il imprimoit à ses atômes; Aristote par des qualités occultes qu'il attribuoit aux élémens. Dans le désespoir où nous fait tomber notre orgueil de ne pouvoir sortir de l'obscurité à laquelle nous sommes condamnés, il semble quelquefois que ce soit une consolation pour l'homme d'augmenter encore l'épaisseur des nuages qui l'environnent, en frappant de son aveuglement la cause même qui fait exister les phénomenes qu'il s'irrite de ne pouvoir expliquer.

Ces idées des anciens sur la formation des êtres, dominerent long-tems dans les écoles. Les progrès faits dans les sciences ne permirent plus enfin de se contenter de cette philosophie. De profonds observateurs crurent reconnoître que tous les êtres organisés, qui se présentent à nos yeux, comme des pro-

ductions de la nature, ne ſont que des déve-loppemens de corpuſcules organiques, ou germes préexiſtans à l'inſtant apparent de leur formation ; que l'idée que nous nous faiſons des *générations* proprement dites, étoit com-battue par les loix de la phyſique ; que les connoiſſances que nous avons acquiſes de la matiere, ne nous autoriſoient pas à croire qu'en vertu d'aucune force dont elle auroit été douée, elle put par un travail qui ap-procheroit, uniroit ſes parties, produire d'elle-même & ſpontanément un nouvel être formant un *tout* organiſé dans un plan, où l'on ſeroit forcé de reconnoître une direction intelligente.

Cette grande hypotheſe des germes pré-exiſtans fut enviſagée ſous deux points de vue différens, qui tous deux néanmoins pou-voient s'accorder avec les phénomenes.

Sous le premier, la philoſophie ſe repré-ſente les germes comme diſſéminés dans toute la nature ; les ſuppoſe répandus dans l'air, la terre & l'eau, dans tous les corps

ſolides, dont ils deviennent parties compoſantes, & où leur petiteſſe les met à l'abri de l'atteinte des cauſes qui opérent la diſſolution des corps mixtes. Ils en ſortent, ſans jamais éprouver d'altération, pour aller de nouveau flotter dans les élémens, ou entrer dans d'autres corps organiſés. Parvenus dans ceux qui ſont ſortis d'un germe ſemblable à eux, alors ils s'y développent. Ainſi étant portés dans l'eſpece d'un arbre, ils y donnent naiſſance aux boutons, aux racines, aux branches, aux fleurs & aux fruits; dans le ſein de la femelle ou du mâle, ils y ſont le principe de la génération du fœtus. Le monde entier en eſt un vaſte & immenſe magazin, qui fournit avec prodigalité à tous les beſoins de la nature dans ſes diverſes reproductions.

Des philoſophes de la haute antiquité, Anaxagore entr'autres, avoient bien, nous dit-on, conçu cette grande idée : mais l'expérience & l'obſervation ne pouvant encore l'appuyer de faits qui lui donnaſſent de la

confiſtance, les eſprits n'en avoient point été aſſez frappés, pour ne pas ſe livrer à toutes les autres combinaiſons qui pouvoient alimenter leur curioſité.

Le ſecond aſpect ſous lequel a été enviſagée la préexiſtence des germes eſt, ſuivant l'expreſſion de Ch. Bonnet, la plus haute victoire que l'entendement puiſſe remporter ſur les ſens. Nous y trouvons un abîme où l'imagination ſe perd au milieu de la multitude effrayante des êtres de chaque eſpèce, dont il faut nous réſoudre à reconnoître dans le premier de tous, l'exiſtence réelle des germes de ceux qui lui ont ſuccèdé, & qui lui ſuccèderont pendant la durée des ſiécles.

On oppoſe en vain à l'hypothèſe préſentée ſous ce point de vue, des calculs devant leſquels elle paroîtroit devoir s'écrouler. La matière, répond-on, qui n'eſt pas ſans doute diviſible à l'infini, *l'eſt certainement pour nous à l'indéfini*, & nous ne connoiſſons nullement les bornes de ſa diviſion. „ De l'Ele-

„ phant à la Mitte, dit CHARLES BONNET, de
„ la Baleine à l'animalcule vingt-fept mil-
„ lions de fois plus petit que la mitte; du
„ globe du foleil à un globule de lumière,
„ quelle multitude inconcevable de dégrés
„ intermédiaires! Cet animalcule jouit de
„ la lumière; elle pénètre dans fon œil;
„ elle y trace l'image des objets; quelle
„ effroyable petiteffe que celle de cette
„ image! quelle petiteffe plus effroyable
„ encor que celle d'un globule de lumière
„ dont plufieurs milliers & peut-être plu-
„ fieurs millions entrent à la fois dans cet
„ œil...... la raifon perce encor au-delà.
„ De ce globule de lumière, elle voit fortir
„ un autre univers qui a fon foleil, fes pla-
„ nettes, fes végétaux, fes animaux, &
„ parmi ces derniers un animalcule, qui eft
„ à ce nouveau monde, ce que celui dont
„ je viens de parler eft au monde que nous
„ habitons.... Le grand & le petit ne font
„ rien en eux-mêmes & n'ont de réalité que
„ dans notre imagination."

Sans ſe décider néanmoins formellement en faveur de l'opinion qui ſuppoſe les germes ainſi *emboîtés* les uns dans les autres, CHARLES BONNET ſemble céder à une ſorte de reſpect humain, qui le porte à condeſcendre à notre foibleſſe, en nous laiſſant la liberté de préférer à cette hypothèſe celle de leur diſſémination. Il ne peut cependant diſſimuler que celle-ci offre des difficultés de plus à ſurmonter. Le ſiſtême de l'emboîtement des germes ne lui préſentant d'ailleurs rien de contradictoire, n'y voyant qu'un acte de la Volonté Suprême, qui étonne bien notre conception, mais qui n'anéantit pas la raiſon, il paroît y trouver une ordonnance plus ſimple, une marche plus aſſurée que dans leur diſſémination, qui laiſſeroit encor une grande influence aux cauſes accidentelles, auxquelles l'idée qu'il a de l'Etre Créateur, ne lui permet pas de croire qu'il ait en aucun cas, abandonné la nature.

Il recueilloit les faits, d'après lesquels il croyoit pouvoir démontrer que toutes les

productions des êtres organisés, qui se présentent à nous par des voies de génération, n'étoient que des développemens de ces germes préexistans dans le sein de l'animal ou du végétal, & ce fut dans le temps même où il s'occupoit de ces recherches, qu'un écrivain du premier ordre, souvent profond, toujours éloquent, le plus grand peintre qu'ait eu la nature, tirant de l'oubli les idées des anciens, leurs forces aveugles, leurs qualités occultes, & les reproduisant sous un nouvel appareil, présenta un sistême d'autant plus séduisant pour la foule des esprits, qu'il le montra étayé d'observations imposantes, qu'il supposoit avoir échappé à la philosophie des siécles modernes.

Dans les principes que ce brillant Auteur établit sur l'organisation des êtres, il existeroit une matiére commune aux animaux, aux végétaux, laquelle seroit composée de particules *organiques*, vivantes, primitives, incorruptibles, *toujours actives.* Le mouve-

ment de ces particules peut être arrêté par les molécules les plus groſſières des corps mixtes ; mais dès qu'elles parviennent à ſe dégager de leurs entraves, elles produiſent par leur réunion les différentes eſpèces d'êtres organiſés dont eſt peuplé le monde. Cette matière répandue partout, ſert à la nutrition, au développement de ce qui vit ou qui végète ; le ſurplus en eſt renvoyé de diverſes parties du corps de chaque individu dans des reſervoirs qui ſont les organes de la génération. Là, les molécules analogues au corps de l'animal, ou du végétal, y produiſent des êtres ſemblables au moule intérieur dont elles-mêmes faiſoient partie, lors qu'elles trouvent un foyer, une matrice qui ne contredit point leur action. Ne trouvant point cette matrice, elles forment des êtres organiſés QUELCONQUES, tels que l'obſervation en fait découvrir dans les ſemences animales & dans les infuſions végétales. C'eſt de ce concours AVEUGLE ET FORTUIT que naiſſent le ſolitaire, les

ſcarides, les vers qu'on découvre dans les veines, dans les plaies & dans les chairs corrompues.

Les obſervations microſcopiques ſur leſquelles on appuyoit ce ſiſtême, établiſſoient l'exiſtence de particules de matiére qui n'auroient point encor été juſqu'alors apperçues, & qu'un examen plus attentif avoit fait découvrir dans les ſemences animales & dans les infuſions des végétaux. On y avoit reconnu de petits corps en forme de filamens, de globules plus ou moins ronds, de figures variées, qui ſe mouvoient, s'agitoient dans ces liqueurs, paroiſſoient s'unir, ſe détacher, montroient une activité qu'ils conſervoient quelque tems, & qui annonçoit un principe de vie; ils offroient, diſoit-on, des animalcules que les précautions priſes par l'obſervateur, ne lui permettoient pas de regarder comme ayant été tranſmis de l'air environnant dans l'eſpace qui les contenoit. Ils étoient donc le produit du concours de ces molécules organiques, qui ne rencon-

trant point un foyer, une matrice qui répondit à leur travail, & ne pouvant s'arranger dans un ordre dont il résultât un être semblable à ceux dont ils procédoient, formoient alors des êtres organisés d'*espèces indéterminées.*

Les travaux microscopiques de CHARLES BONNET, avoient trop fatigué ses yeux pour lui laisser la faculté de s'assurer par eux de la réalité de ces découvertes. Il crut néanmoins reconnoître par ceux de la raison, l'illusion des nouveaux phénomènes dont on l'étonnoit ; il prédit qu'ils s'anéantiroient devant des observateurs plus scrupuleux, & ne put voir dans ces *molécules organiques*, dans les productions spontanées de cette nouvelle & mistérieuse matière, que des êtres organisés, provenant eux-mêmes d'autres êtres parfaits comme eux, chacun dans leur espèce, qui en contenoient les germes, & qui étoient dispersés dans les semences animales & dans les infusions végétales, comme une multitude d'autres êtres

insaisissables à nos sens, sont dispersés dans l'eau, l'air, la terre & dans tous les corps. Il établit son grand principe qu'*il n'y a point de métamorphose dans la nature*, que tous les êtres organisés existoient completement dans le germe d'un animal ou d'un végétal parfait, ainsi que le papillon qui se découvre tout entier à l'œil sous l'enveloppe de la chenille, la plante dans le sein de l'oignon; que l'observation ni le raisonnement ne permettoient pas de supposer une matière capable d'*ordonner & de produire une seule fibre organique; qu'il n'est pas plus de générations que de métamorphoses*, & que l'apparition des êtres n'est que le développement des germes jusqu'alors contenus en un état d'inertie, dont ils ne peuvent sortir que dans des circonstances déterminées par l'Auteur de l'univers.

Ce fut à établir ce sistême & à combattre celui qui lui est opposé, que Charles Bonnet consacra le traité qu'il intitula *considérations sur les corps organisés*, & c'est en vous entre-

tenant

nant des jeux les plus étonnans de la nature, qu'il s'avance vers ſon but. Il vous entoure de miracles, ſoit en vous offrant des objets nouveaux, ſoit en arrêtant vos regards ſur des prodiges dont vos yeux ſont ſouvent témoins ſans intéreſſer votre attention. Il vous montre les animaux & les végétaux ſoumis à des loix communes, qui ſemblent quelques fois unir & confondre les deux règnes; la nature ſuivant les mêmes procédés dans la conſolidation des plaies, & la réparation des arbres mutilés; des êtres vivans dont la fécondité le diſpute à celle de l'ormeau, qui couvre au loin la terre d'un monceau de ſes graines; le nombre des androgines ſurpaſſant celui des animaux diviſés en ſexes; les uns reproduiſant les membres dont on les prive, comme le tilleul ou le peuplier reproduiſent des branches ſur leur tronc que la hâche a outragé; les autres ſe multipliant de bouture, ou s'uniſſant & ſe confondant par un procédé qui reſſemble à lui de la greffe; ceux-là ſe diviſant

naturellement en plusieurs parties, qui toutes deviennent autant d'êtres parfaits dans leur espèce; des œufs qui prennent de l'accroissement; des insectes qui ont déjà acquis une grandeur & une grosseur égales à celles de leur mère en sortant de son sein; vous en voyez qui, comme le prothée de la fable, échappent à votre poursuite en changeant tout-à-coup de figure sous la main qui les saisit : bien plus il en est que vous croiriez avoir privé de la vie, que vous plongez pour des années entières dans la nuit du tombeau, que vous rappellez au jour & ranimez à volonté. En nous offrant tous ces phénomènes, CHARLES BONNET nous en fait appercevoir la liaison, la correspondance; il les enchaîne les uns aux autres par des analogies également fines & savantes. La plus saine logique, l'expérience la plus circonspecte lui servent à en former un tissu qui semble impénétrable à qui se proposeroit de combattre ses principes. Il dévine une foule de vérités dont il ne pouvoit plus s'assurer par l'observation, & bien-

tôt les découvertes de HALLER & de SPALLANZANY, juſtifierent ſes conjectures qu'elles traduiſirent en faits conſtans & irrévocables.

Il avoit déjà contracté la liaiſon la plus étroite avec le premier de ces deux philoſophes. Une grande conformité de principes ſur les objets qui intéreſſent la religion, leur avoit réciproquement inſpiré cette eſtime qui précéde les nobles amitiés, & une correſpondance ſuivie qu'il entretint avec HALLER, ainſi qu'avec REAUMUR, reſſerra chaque jour ce lien.

Ces ſentimens juſques alors ſuffiſoient à ſon bonheur. Il atteignoit ſa trente-ſixième année. Nulle femme n'avoit encor ému ce cœur ſi tendre, dont la ſenſibilité avoit été comprimée par un deſir véhément de s'inſtruire, par ce goût de la ſageſſe qui le portoit à craindre tout engagement.

MARIE DE LA RIVE, née dans une des familles les plus honorées de Genève, s'y voyoit alors l'objet des vœux empreſſés de ce que la république contenoit de jeunes

citoyens eſtimables. Un père, une mère dont la tendreſſe ſatisfaiſoit tous ſes déſirs, abſorboient ſes affections. Reſtée ſeule auprès d'eux de pluſieurs enfans ſortis par divers établiſſemens de la maiſon paternelle, leur ſanté chancelante lui paroiſſoit un juſte motif de ſe vouer entièrement à conſoler & ſoutenir leur vieilleſſe. C'étoit à ce feu de la piété filiale, qu'en veſtale digne du ciel elle vouloit conſacrer ſa virginité.

Dans un tems où ſa mère venoit d'échapper à de preſſans dangers auxquels une maladie cruelle l'avoit expoſée, MARIE DE LA RIVE s'étoit vue elle-même prête à ſuccomber ſous le poids des ſoins & des veilles, dont ſa tendreſſe lui sembloit en vain alleger les fatigues. Ses amis un jour raſſemblés auprès d'elle, lui repréſentoient que ce pourroit lui être un devoir de remplir la glorieuſe tâche qu'elle s'étoit impoſée, avec des ménagemens devenus néceſſaires à ſa propre exiſtence. Ces conſeils, dictés par un ſentiment dont elle étoit touchée, ne la

perſuadoient pas. Un regard jetté ſur Charles Bonnet, préſent à cet entretien, l'invite à y prendre part. „ Dans la carrière que vous „ ſuivez avec tant de courage, lui dit-il, „ je crois qu'il n'eſt point de retour ſur ſoi- „ même, qui doive nous faire ralentir notre „ courſe. Le ciel peut diſpoſer de nous „ quand il lui plait ; mais il ne nous dit pas „ de conſulter toujours nos forces. Bornons- „ nous à lui en demander qui puiſſent ſatis- „ faire à ce que la vertu nous inſpire, & „ flattons-nous de l'eſpérance qu'il nous en „ accordera de proportionnées à nos be- „ ſoins. " Ce trait perça le cœur de Marie de la Rive, & montra à ſes parens un nouveau fils que le ciel avoit deſtiné à embellir leurs derniers jours.

Heureux époux ! quelle chaîne fut la vôtre! quel bonheur devint votre partage ! il ne fut pas un jour qui n'ait été ſerein pour vous, quand il ne fut point troublé par les tendres ſollicitudes que vos amis & l'humanité ſouffrante purent quelques fois vous inſpirer!

Chaque inſtant vous offroit un nouveau témoignage du prix de vos cœurs, & confondant vos goûts, vos deſirs, vos moindres penſées, votre union intime ne forma de vous deux qu'un ſeul être, pour multiplier vos jouiſſances !

Oh ! charmes d'un hymen dont la vertu ſe plût à allumer le flambeau ! En vous ſeul, peut ſe trouver cette félicité parfaite, à laquelle l'homme aſpire, ſans pouvoir preſque jamais y atteindre, parce qu'elle ne peut exiſter que pour des ames élevées, incorruptibles, dont la force n'émouſſe point la ſenſibilité, & dont les affections ſoient toutes empreintes du ſceau immortel de la volonté divine......... mais hélas ! où m'entraîne le ſentiment qui m'oppreſſe ? Vous, dont nous voudrions calmer les douleurs, pardonnez ces élans d'un cœur plein de l'objet que vous regrettez ! Ces images ſi douces à contempler par ceux, en qui elles ne renouvellent pas un ſouvenir trop déchirant, ſont cruelles à vous offrir. Fixons nos yeux, je

ne dirai pas fur la gloire, il me défavoueroit mais fur ce haut degré de raifon & de fageffe auquel il s'eft élevé, dont l'idée rayonnante peut encore avoir pour vous des charmes, & vous pénétrer d'un fentiment que fon ame, du haut des cieux qu'elle habite, foit ravie de vous voir éprouver !

Les grands objets de méditation fur lefquels peut s'exercer l'efprit humain, font unis par des chaînons correfpondans à ceux qui lient entre elles toutes les parties de l'univers. Avant de parvenir aux limites d'une fcience, le génie a déjà reconnu la néceffité d'en approfondir une autre dont les miftères dévoilés lui aident à fixer fes premières penfées. CHARLES BONNET n'avoit pu contempler les phénomènes que lui offroient les corps organifés, fans arrêter fes regards fur l'intelligence dont la plûpart d'entre eux font doués, comme fur cette Intelligence fuprême qui feule a pu les produire, qui les conferve, les renouvelle & foutient l'exiftence des mondes. ARISTOTE, après avoir étudié les merveil-

les de la nature, avoit également été entraîné dans les ſombres labirinthes de la métaphyſique. C'eſt là que la philoſophie s'eſt toujours flattée de trouver la ſolution de ces grands problêmes, qui lui ſemblent tout-à-la-fois intéreſſer & la gloire & le bonheur de l'homme. C'eſt là qu'elle eſpère ſaiſir ce fil qui la conduiroit juſque dans le ſanctuaire de la vérité, où la nature entière ſe verroit ſoumiſe à notre penſée.

Cette ſcience fière & orgueilleuſe s'agitoit depuis plus de deux mille ans, en des abîmes d'erreurs, ou dans l'ivreſſe de ſes premières découvertes, elle s'étoit précipitée, lorſque DESCARTES & LOCK entreprirent de la ramener à ſes élémens, & la forcerent de renoncer au guide trompeur de l'imagination, pour ne s'éclairer que des lumiéres du pur entendement. Ce n'eſt qu'à compter de cette époque, que les ſages profitèrent du fameux oracle de Delphes, qui preſcrivoit à l'homme de s'étudier & de ſe connoître lui-même; mais pour y parvenir, il falloit con-

cevoir l'idée de décompoſer les actions humaines, remonter à leur origine, en diſtinguer les cauſes, établir les lois de leur concours, & preſſer l'homme dans un tel défilé, qu'il ne put éprouver une ſenſation, concevoir une penſée, former une volonté, ſans nous dévoiler le miſtère de ſon action. Il n'eſt perſonne à la vérité qui ne poſſéde en ſoi & la matière à ſoumettre à de telles obſervations, & l'inſtrument néceſſaire à ſa décompoſition. Mais le grand art de s'obſerver ſoi-même ne pouvoit ſe perfectionner que par la ſuite des ſiécles.

Aristote avoit dévancé ſes contemporains, en établiſſant ce principe, *qu'il n'eſt rien dans l'ame qui n'y ait été porté par les ſens.* Il en méconnut cependant la richeſſe, & aida lui-même à fermer la mine, dont il avoit fait la découverte. L'homme étant un être mixte, compoſé de deux ſubſtances, l'une immatérielle, l'autre matérielle; la première, comme la plus noble, fixa ſur elle tous les regards, & au lieu de s'élever par une analiſe ſévère,

de la contemplation de la matiére à celle de l'intelligence qui lui eſt unie, on crut abréger la route, ſe rendre plus abſolument maître de ſon ſujet, en conſidérant les eſprits débarraſſés de ces liens corporels, qui ne pouvoient qu'entraver ſes opérations & gêner ſa liberté.

Des ténèbres profondes couvrirent alors toutes les écoles. Un délire de dialectique ſubſtitua des mots vuides de ſens, de vaines & chimériques abſtractions aux réalités & à l'expérience, ſans laquelle toute philoſophie s'écroule.

Lock vint, ſouffla ſur ces preſtiges qu'il fit diſparoître. Après avoir anéanti les idées innées, il rétablit le principe d'Aristote dans ce jour éclatant dont auroit toujours dû briller la vérité. Il reconnut les principales directions que ſuit l'entendement humain, qui veut s'appliquer à ſe connoître lui-même, plaça les idées en différens ordres, ſuivant qu'elles lui parurent ou ſimples ou compo-

fées ; & après avoir dépouillé l'ame de l'empire imaginaire qu'on lui avoit créé, & l'avoir rappellée dans son vrai domaine, il laissa à ses successeurs les moyens de faire de nouveaux progrès dans une science dont une vaine philosophie avoit trop long-tems abusé.

Nous avons vu CHARLES BONNET contraint d'interrompre le cours de ses observations microscopiques. Son ame active s'étoit alors vue forcée d'employer le loisir qui la tourmentoit en se repliant sur elle-même, & en s'étudiant, ainsi qu'elle s'étoit d'abord attachée à étudier l'instinct des insectes. Il avoit déjà publié sans se faire connoître, un ouvrage qui avoit paru sous le titre de *Psicologie.* Il s'y étoit proposé d'expliquer la marche que suit l'ame humaine dans le dévelopement de ses facultés, pour établir ensuite sur une connoissance approfondie de l'homme, les principes qui doivent diriger la morale : il embrasse successivement trois grands objets. D'abord il considère la naissance & les progrès de nos facultés intellec-

tuelles; ſecondement les effets réſultans de l'exercice de ces facultés dans les penchans qu'ils nous donnent vers certains objets, à certaines actions, en imprimant en nous ce caractère d'habitude qui ſe confond dans notre nature; enfin il s'occupe de la recherche des moyens que doit employer l'éducation pour diriger ces penchans, & nous faire contracter l'habitude de la vertu.

Ce plan l'avoit conduit à étudier les opérations de l'ame, juſque dans l'enfant qui vient de naître, pour en ſaiſir les premières penſées, en obſerver les rapports, les liaiſons, l'influence réciproque qu'elles ont les unes ſur les autres. Il nous explique l'idée qu'il ſe fait de l'action de l'ame par la comparaiſon du corps humain à un clavecin. L'ame y eſt repréſentée comme un claveciniſte qui accompagne de tête & ſans partition. Les cordes de l'inſtrument ſont déjà appellées à réſonner par les accens d'une mélodie extérieure qui produiſent ſur elles de fortes vibrations. Le claveciniſte eſt en-

traîné à completter ces accords. Il a bien quelque choix à faire entre ceux qui peuvent former son harmonie; mais il ne peut cependant s'arrêter qu'à ceux qui ont, avec les premiers sons, certains rapports déterminés. Supposition ingénieuse qui donne lieu à l'auteur de présenter diverses observations pour expliquer les effets des objets extérieurs sur les sens, & par eux sur notre ame, ainsi que l'action correspondante de l'ame sur les sens. Il en suit les différentes modifications dans la *reminiscence*, *l'imagination*, la *volonté*, la *liberté*. Il fonde les bornes de l'intelligence humaine en la considérant sous cet aspect où l'homme seroit dépouillé du don de la parole; il examine à quel point il en seroit dégradé, à quelle distance il se trouveroit des bêtes; puis en lui rendant la faculté de s'exprimer, il le relève de cet état d'abaissement, & lui voit acquérir par l'établissement du langage l'empire qu'il exerce sur la terre.

Il recherche alors dans le méçanisme de

ſes organes, l'origine & la cauſe de ces penchans qui nous portent à renouveller les mêmes actions, à nous attacher de préférence à certaines idées, & qui produiſent en nous l'habitude. Nous apprenons en lui voyant traiter cette matiére, comment le génie apperçoit les rapports qui uniſſent les ſciences, & par quels nœuds étroits la métaphiſique ſe joint à la morale.

C'eſt après avoir reconnu les cauſes & les effets de l'habitude qu'il fixe ſon attention ſur les moyens de nous inſpirer dès la tendre jeuneſſe, des diſpoſitions à la vertu, & qu'il trace les principes d'une éducation applicable aux différens âges, aux différentes ſituations où l'homme ſe trouve, & qui puiſſe le conduire au but que lui propoſent la morale & la religion.

L'auteur place d'ailleurs dans cet ouvrage les preuves les plus triomphantes de l'immatérialité de l'ame, de ſon unité, de ſon indiviſibilité; & s'élevant à l'idée de la Cauſe premiére, il pénétre dans cet auguſte ſanc-

tuaire pour nous entretenir de ſa ſageſſe, de ſa puiſſance, de ſa bonté & de la perfection abſolue des œuvres ſorties de ſes mains.

Ce livre contenoit les germes d'un grand nombre d'idées, que CHARLES BONNET développa depuis dans d'autres productions. Il portoit l'empreinte d'un génie vigoureux, qui ſe livre à un premier élan, & qui en parcourant avec rapidité une immenſe carrière, accumule dans la tête de ſon lecteur les grands objets qui ont exercé ſa méditation. Les matières, ainſi qu'il l'obſerva lui-même, y étoient peut-être un peu trop preſſées pour qu'il put toujours être bien compris. On lui ſuppoſa même des opinions qui auroient contredit les principes de la religion ſur la liberté humaine. Il s'en défendit avec la modération d'un ſage qui ſe perſuade difficilement qu'on ait voulu lui chercher des torts, & qui s'impute à lui-même de ne s'être pas exprimé avec aſſez d'exactitude, pour qu'on pût ſaiſir ſes propoſitions dans leur véritable ſens. L'effet que produiſit néanmoins cet ouvrage dans le

monde littéraire, lui fit ſentir ſes forces & lui inſpira le déſir & le beſoin de les employer.

Dans cette multitude innombrable de penſées qui s'agitent, ſe croiſent & flottent dans le monde intellectuel, il arrive quelques fois qu'à de certaines époques, des hommes de génie, quoique placés à de grandes diſtances, & ſans avoir entre eux de communications, apperçoivent des rapports qui échappent aux autres yeux, & qui leur font découvrir une route nouvelle, dans laquelle ils ſont ſurpris de ſe rencontrer. Ainſi NEWTON & LEIBNITZ par un ſemblable effort d'eſprit, inventèrent l'un & l'autre au même inſtant ce calcul des infiniment petits, qui étendit ſi prodigieuſement la ſphère de la géométrie, en lui donnant des moyens de réſoudre par un travail plus facile des problêmes dont la ſolution conſumoit les années du mathématicien.

Une fille que CONDILLAC a rendu célèbre, qu'il regardoit comme ſon maître, & plaçoit à côté de LOCK, s'il ne la lui croyoit ſupé-

rieure, Mlle. FERAND conçut l'idée d'étudier la naiſſance & le développement des ſenſations, en ſuppoſant une ſtatue douée d'une ame humaine, à laquelle il ſeroit impoſſible d'exercer ſa puiſſance ſur ce corps où elle ſeroit empriſonnée; d'éveiller & organiſer ſucceſſivement dans cette ſtatue les divers ſens de l'homme : de ſuivre les effets qu'ils produiroient ſur cette ame pure & neuve, en lui rapportant les impreſſions qu'ils recevroient des objets extérieurs ; de parvenir ainſi à une décompoſition abſolue de tous les ſentimens qu'elle éprouveroit, & à démêler juſque dans ſes idées les plus compliquées, les élémens primordiaux dont elles ſeroient compoſées. Grande conception qui dévoiloit à la philoſophie la marche la plus certaine qu'elle put tenir pour connoitre les forces de l'intelligence humaine, ainſi que les procédés qu'elle ſuit dans l'exercice de ſa puiſſance.

Tandis que CONDILLAC recueilloit cette

idée, elle se présentoit en même tems à CHARLES BONNET, & il s'en occupoit alors que parut le traité des sensations. Le premier mouvement fut d'abandonner son ouvrage ; mais ses amis lui observerent qu'il étoit de quelqu'intérêt pour la philosophie, qu'il poursuivit son entreprise ; que quoiqu'il travaillât sur le même plan que le métaphysicien François, pour lequel il avoit une haute estime, les premiers traits qu'il avoit jetté, en annonçoient une exécution différente, & que dans le noble désir qu'il avoit toujours éprouvé de voir s'avancer les progrès des sciences sans envisager l'éclat qui pouvoit en rejaillir sur lui, il auroit à se reprocher de n'y avoir pas contribué comme il auroit pu. Il suivit donc le dessein qu'il avoit conçu, & le résultat de ses méditations produisit *l'essai analytique sur les facultés de l'ame.*

Vous vous appercevez déjà qu'il fut obligé de reprendre dans cet ouvrage un assez grand nombre de questions qu'il avoit traitées dans son *essai de Psicologie* ; mais il s'y

porta avec la maſſe des nouvelles connoiſſances qu'il avoit acquiſes pendant pluſieurs années, & il y employa une méthode profonde, qui le rendit bien autrement maître de ſon ſujet.

Pour établir avec toute l'exactitude à laquelle il vouloit atteindre, les effets des premières impreſſions des objets extérieurs ſur les organes des ſens, CHARLES BONNET s'applique d'abord à reconnoître les mouvemens par leſquels ceux-ci doivent les propager juſqu'au ſiége du ſentiment ; les produits ſimples ou compoſés de cette multitude de fibres dont ils ſont formés ; les rapports que doivent avoir entre elles, celles qui conſtituent un même organe ; ceux qu'elles ſoutiennent avec les fibres qui entrent dans la conſtitution des autres ſens ; enfin le jeu de tous ces faiſceaux de cordes dont les conſonnances doivent produire une harmonie à laquelle l'ame ne puiſſe jamais ſe méprendre. La phiſique n'avoit point encor développé avec tant de ſagacité, l'action de la matiére pour en ſuivre

les mouvemens jusqu'au point de contact où ils viennent frapper l'intelligence & se confondre en elle.

Après avoir observé les premiers effets des sensations, de leur éloignement, de leur retour ; après avoir fait naître en sa statue des sentimens d'amour, de désir, d'espérance & de crainte, lui avoir donné la conscience de son être, il éveille en elle cette faculté d'attention qui distingue l'espèce humaine, & l'amène par une progression insensible à former un acte de volonté. Il suit avec précision la marche de l'ame dans toutes les situations où il la place, établit cette gradation de sentimens sourds, isolés, puis réunis, qui se renforcent ou s'attenuent par leur concours, & qui doivent servir de fondement aux combinaisons sur lesquelles s'élèveront bientôt nos passions, nos erreurs, nos vices & nos vertus. Il présente ensuite des idées neuves sur la liberté humaine. Il l'apperçoit dans cet intervalle où l'ame après avoir formé un acte de volonté, passe souvent avec la rapi-

dité de l'éclair à ſon exécution. C'eſt dans ce moment qu'il dérobe à ſa ſtatue le ſecret du mérite ou du démérite de nos actions.

Son ſujet l'entraîne encor à remonter à l'établiſſement du langage & des ſignes repréſentatifs à l'aide deſquels l'homme ſe compoſe des idées univerſelles, s'élève aux conceptions les plus éloignées en apparence de l'appréhenſion groſſière des ſens, & s'énorgueilliſſant de la force de ſon eſprit, va quelques fois dans ſon délire ſe placer à côté de Dieu même ; il s'arrête ſur quelques-unes de ces penſées abſtraites dont la ſource échappe à nos recherches, & ſe cache dans la foule des ſenſations qui les ont produites, comme la ſource des grands fleuves ſe perd à la rencontre de pluſieurs ruiſſeaux, qui ſemblent également pouvoir ſe diſputer l'honneur de leur donner un nom. Ainſi CHARLES BONNET s'arrête ſur les premiers principes de ce *beau idéal*, dont tous les hommes ſe flattent de ſaiſir le caractère. Il nous apprend à faire la décompoſition de ces faiſceaux innombrables

de penſées qui en forment en chaque eſprit une opinion particuliére. Métaphiſique profonde, inconnue à l'ancienne philoſophie à qui elle eut fait reconnoître l'illuſion de ces ſiſtêmes où nous avons vu tour-à-tour figurer l'harmonie, les nombres, les idées innées & tant de chimériques abſtractions, enfans perdus d'une ſcience trop ambitieuſe.

Une étude approfondie des facultés de l'ame, nous conduit néceſſairement à fixer nos regards ſur l'ame elle-même, & rend encor plus vive cette curioſité qui nous porte à vouloir percer le nuage au ſein duquel elle exerce ſa puiſſance. CHARLES BONNET embraſſe ce ſujet de toutes les forces de ſon eſprit. Il aborde de nouveau la queſtion de ſon immatérialité, en reprend les preuves, & traite de ſon immortalité, ou plutót de celle de l'homme. *Car l'ame*, dit-il, *n'eſt pas l'homme. L'homme eſt un certain corps uni à une certaine ame.* Cette ame eſt une puiſſance de l'action de laquelle il nous eſt impoſſible de nous faire une image. Elle exerce bien une

action ſur le corps à l'occaſion de l'action du corps; mais elle n'agit pas comme la matière. Elle ſuit ſes loix comme ſubſtance immatérielle. L'idée de l'ame eſt une idée ſimple, & nous n'en pouvons définir aucune de cette eſpèce; la définition eſt une énumération des idées que renferme un ſujet, & il n'y a point lieu à faire cette énumération dans un ſujet ſimple. Il en eſt ainſi de l'*étendue*, de la *force*, de la *volonté*, de la *liberté*, de toute ſenſation. Nous connoiſſons une force par ſes effets; nous déduiſons l'exiſtence de cette force de l'exiſtence de ſes effets; mais les effets de la force ne ſont pas la force. L'orgueil des philoſophes les entraîne à vouloir tout définir, & cet orgueil les précipite dans des abîmes.

Je m'arrête par l'impoſſibilité de préſenter l'extrait fidèle d'une doctrine, dont les propoſitions enchaînées les unes aux autres juſque dans les moindres détails, ne peuvent être bien rendues lors qu'on les iſole, & qu'on les prive de l'appui qu'elles ſe prêtent mutuellement.

Bonnet avoit ſuivi dans l'exécution de ſon ouvrage, un plan plus étendu que celui que s'étoit fait Condillac, quoiqu'il ſe fut trouvé dans la néceſſité de ſacrifier un grand nombre d'idées qui n'avoient pu échapper à un philoſophe tel que le métaphiſicien François; mais celui-ci avoit paſſé rapidement ſur de premières vérités importantes à établir; il n'avoit point fait ſortir des nuances imperceptibles qui ſervent à expliquer la génération de nos penſées, à poſer plus exactement les limites des facultés de l'ame, & il embraſſoit moins de ces grandes queſtions, que le lecteur pouvoit déſirer de voir traiter en un tel ſujet.

La réputation de Ch. Bonnet avoit porté le roi de Dannemarck Frederic V, ſur la propoſition que lui en avoit fait ſon miniſtre le Baron de Bernstorf, à faire imprimer à ſes frais l'eſſai analitique ſur les facultés de l'ame. Le ſuccès qu'il eut auprès de tous les eſprits capables de prononcer en de telles matiéres, juſtifia cet illuſtre témoi-

gnage de l'eſtime où étoit l'auteur. MAIRAN, FORMEY, HALLER, d'autres perſonnages encor dont l'opinion étoit le plus reſpectée, le félicitérent ſur le courage qu'il avoit eu de pourſuivre ſon entrepriſe, & aſſignèrent à cet ouvrage ſon rang parmi les plus profonds qui euſſent paru de ce ſiécle.

Avant de continuer à vous entretenir des travaux de notre philoſophe, il ne nous ſera pas inutile de jetter un coup d'œil ſur l'état où étoit à cette époque la littérature Françaiſe, & ſur les diſpoſitions générales des eſprits à enviſager pluſieurs queſtions qui intéreſſent tout-à-la-fois la religion & les ſciences, le bonheur particulier des individus & celui des ſociétés.

Les philoſophes Français répandoient alors un grand éclat. Aux génies des illuſtres fondateurs de la langue qui ont honoré le règne de Louis XIV, avoient ſuccèdé d'autres génies qui s'efforçoient d'atteindre à la gloire de leurs prédéceſſeurs, ou de s'ouvrir de nouvelles carrières dans leſquelles

ils puſſent s'immortaliſer comme eux. Les eſprits avoient acquis plus de hardieſſe, le raiſonnement plus d'exactitude. Les écrits profonds des Anglois en morale comme en politique, avoient été traduits ; les idées qu'ils contiennent développées, préſentées avec cette clarté, cette méthode qui appartient aux François plus qu'à aucune autre nation. L'art d'écrire étoit devenu plus commun, quoiqu'il produiſit moins de chefs d'œuvres, la poéſie même s'étoit frayée de nouvelles routes. Un homme dont l'avenir s'étonnera comme ſon ſiècle, s'en étoit ſoumis preſque tous les genres, en avoit porté pluſieurs à une perfection inconnue, en avoit créé de nouveaux, & prétendant à tous les lauriers, ſembloit déchirer le voile qui couvroit encor le ſanctuaire des ſciences, en ouvroit l'entrée au plus ignorant vulgaire, renverſoit la plupart des opinions accréditées en ne paroiſſant briſer que des idoles, & par la grace, la facilité, l'audace & le charme de ſes écrits, pré-

paroit les esprits à recevoir un nouvel ordre d'idées. Des ouvrages frappés à un grand coin produisoient en même tems une sensation universelle. L'esprit des loix, l'Encyclopédie, l'Histoire naturelle, les Livres de D'ALEMBERT, de DIDEROT, de MABLY, de CONDILLAC, D'HELVETIUS, de ROUSSEAU présentoient à l'esprit humain des vérités neuves, ou des propositions qui en offroient le caractère, tant en politique qu'en morale, en métaphysique, en physique, & dans toutes les sciences qui peuvent concourir à faire fleurir les sociétés. D'autres écrivains dans des productions de différentes natures soutenoient encor la célébrité des muses Françaises. Les rivalités, les haînes intestines des gens de lettres, les persécutions que quelques-uns essuyoient, n'étoient pour eux que de nouveaux aiguillons de gloire.

Ils inspirerent de l'enthousiasme aux nations. Les étrangers qui, au siécle précédent, abordoient en France, pour y admirer la ma-

gnificence de la cour & les progrès des arts dans Paris, y affluerent alors pour voir ses philosophes & remporter dans leur patrie le mérite de les avoir connus, ou pour s'instruire dans leur commerce. De grands Souverains furent entraînés par ce mouvement général, & rendirent leur triomphe plus éclatant par les hommages qu'ils leur rendirent. Ils s'honorerent de leur amitié, firent gloire de les attirer auprès d'eux. D'une extrêmité de l'Europe à l'autre, ils étoient appellés à l'éducation des Rois. Des nations mêmes, qui vouloient se régénérer, les consultoient avec respect. Jamais aucune époque de littérature n'eut un tel caractere de ressemblance avec l'état où se trouva la Grèce, lorsque les écoles d'Athénes produisirent les PLATON, les ARISTOTE, les DIOGÈNE, les ARISTIPPE & tant d'autres génies célebres par leurs talens, leur science & leurs erreurs.

La philosophie qui avoit cru d'abord pouvoir être modeste sans en être moins grande, ainsi que FONTENELLE nous l'offroit encore

dans ses derniers jours, se fit alors une idée plus fiere du rôle qu'elle étoit destinée à remplir dans l'univers. Elle s'étoit contentée d'indiquer les abus des cultes religieux & des gouvernemens avec une circonspection que lui inspiroit la crainte de détruire des opinions, dont le maintien paroissoit nécessaire à la tranquillité du monde, aux yeux mêmes de ceux qui n'y appercevoient que des préjugés. Ces considérations se montrerent comme des actes de foiblesse & de pusillanimité. Pour détruire ce vieux respect que les hommes conservoient pour quelques abus, on se crut permis d'en attaquer le principe, lorsque la raison philosophique ne le trouvoit pas consacré par le sceau de son évidence. De grands préjugés furent vaincus, de grandes vérités furent obscurcies. L'esprit humain découvrit de nouvelles sources où il pouvoit puiser la raison ; il ouvrit aussi des abîmes, dans lesquels il ne put empêcher les passions de nous précipiter.

Entre ces grandes vérités, on auroit tort

de dire obſcurcies, mais du moins attaquées de maniere à égarer la multitude, on doit placer d'abord la plus auguſte de toutes, la plus ſainte, celle ſur laquelle repoſent l'ordre & l'harmonie des ſociétés, comme de l'univers, l'exiſtence d'un Etre-Suprême, Créateur, Modérateur des mondes, diſpenſateur des biens & de ce que nous appellons des maux, ſuivant qu'il plait à ſa ſageſſe & à ſa juſtice de les verſer ſur la terre. Les uns ne parurent reconnoître qu'une nature animée, qui contenoit en elle-même le principe de tous les phénomènes qui apparoiſſent à nos yeux; les autres en ſuppoſant une Cauſe premiere, ne virent dans la permanence, la ſucceſſion, les changemens de ces phénomenes, qu'un enchaînement d'effets dépendans d'une impulſion donnée originairement à tous les êtres, & qui anéantit la raiſon de l'homme. Toutes ſes actions furent aſſujetties aux loix de la phyſique ; ſa conformation matérielle parut contenir le ſecret & le principe de ſon intelligence; on crut à la découverte d'une

nouvelle morale fondée ſur un ſentiment aveugle & mécanique de l'amour de ſoi-même, dont on fit ſortir les vertus, comme les anciens mythologiſtes avoient fait ſortir l'amour du ſein du cahos. La plupart des ſyſtêmes des philoſophes de la Grèce furent reproduits avec le nouvel appareil dont le progrès des ſciences & des arts permit de les environner. Les propoſitions dont les conſéquences pouvoient être les plus étendues, les plus deſtructives, n'étant plus préſentées comme aux ſiécles précédens, dans une langue ſavante qui les rendoit inacceſſibles au vulgaire, ſortirent avec fracas des cabinets des philoſophes, & formerent un déluge qui inonda toutes les plaines. De ces grandes & premieres queſtions, on fit des incurſions particulieres ſur celles qui pouvoient y être liées. On foudroya tous les cultes; on ſe réunit rarement pour édifier; mais l'accord fut merveilleux pour détruire.

Il devint impoſſible d'aſpirer à quelque gloire littéraire, ſans donner à ſes écrits une

teinte de ces idées dominantes ; elles devinrent le ſceau caractériſtique du philoſophe du *Penſeur*. On les retrouva dans l'hiſtoire, dans la politique, comme dans la métaphiſique & la morale, dans la poéſie & juſque dans les romans ; mais ſouvent animées par une éloquence, par une verve, dont elles n'avoient point encore été ſoutenues.

La littérature ſe préſentoit dans Geneve ſous un autre aſpect. Nous avons ſouvent obſervé que l'antiquité ni les tems modernes ne nous montrent point d'état, qui d'une ſi foible population ait vu ſortir un auſſi grand nombre d'hommes recommandables par leurs talens & leur mérite. Beaucoup ſont nés ſur le ſol même de la République ; mais elle eſt encore en droit de réclamer comme ſes enfans, tous ceux qui attirés par la douceur & la ſageſſe de ſes loix, ont ambitionné l'honneur d'être comptés parmi ſes Citoyens. Ce ſont des conquêtes dont nulle paſſion ne peut ternir la gloire, que celles des SCALIGER, des GODEFROI, des CASAUBON, des le

CLERC,

des HOTMAN, des ETIENNE. J'ajouterois encore des CALVIN & des THÉODORE de BÈZE, si le désir de propager la réforme qu'ils établissoient, n'étoit pas considéré comme l'unique motif qui les ait appelés dans cette ville. Les opinions religieuses des autres grands personnages que je viens de nommer, les avoient aussi exposés, à la vérité, à être inquiétés dans leur première patrie : Mais pourquoi, dans le choix de celle à laquelle ils vouloient s'attacher, s'arrêtoient-ils à une foible Cité, qui ne leur offroit pas cet aliment de gloire que présentent au génie les grands Empires ? c'est que la science & la vertu y étoient honorées Genève se glorifioit encore à leurs yeux, d'avoir donné un grand exemple dans l'établissement de son culte. Avant d'embrasser la religion protestante, cette cause importante avoit été solemnellement plaidée devant ses magistrats; les savans de l'un & l'autre parti, invités de tout le monde chrétien à venir prendre part à ces discussions, & ces procédés,

étoient de nature à offrir un puissant attrait aux gens de Lettres, plus attachés que les autres hommes à la liberté de leur pensée. Quelques orages d'intolérance étoient venus malheureusement altérer cet esprit de modération; mais les accès de cette fièvre religieuse y avoient été de moins longue durée que dans la plupart des autres gouvernemens, & les principes d'amour & de charité qu'inspire le christianisme, avoient prévalu sur ce zèle aveugle que fomentent les passions humaines.

Ainsi donc tout concouroit pour former le sol de Genève à produire des talens & des vertus, & sa liberté acquise par des actes de dévouement, dont la philosophie des Stoïciens eut fait honneur aux plus célèbres républiques de la Grèce, & cette considération attachée à la science, qui faisoit éclore le mérite dans ses murs, ou l'y appelloit des pays étrangers.

Au tems dont je parle, les Abauzit, les Turretin, les Burlamaqui, les Ver-

NET, les CRAMER, les CALENDRINI, les JALABERT & CH. BONNET y foutenoient la gloire de leurs prédéceffeurs, tandis que les TREMBLEY, les FATIO, les DELUC, les TRONCHIN, les MALLET & ROUSSEAU que j'ai déjà nommé, portoient dans diverfes parties de l'Europe cette furabondance de talens où étoit leur patrie.

La paix intérieure en avoit été troublée à quelques époques de ce fiècle; mais par ces fecouffes momentanées auxquelles font fujettes les terres de la liberté, & fans qu'il en fut réfulté d'événemens qui euffent porté de graves atteintes à l'harmonie générale. Les mœurs étoient pures & même févères; le luxe en difcrédit; jamais en aucun pays, le citoyen favorifé des dons de la fortune n'en fit un plus noble ufage; jamais les bienfaits ne furent répandus avec plus de profufion fur l'indigence, ni la main qui les verfe plus jaloufe d'en dérober la trace. Les gens de Lettres, unis au gouvernement, portoient, dans les diverfes places de la

République où ils étoient appellés ; cette justesse de raisonnement, ces vues nettes & précises que leur donne une longue habitude de réfléchir, & que l'expérience leur fait aisément appliquer à tous les objets qui intéressent leur attention. Leur modestie relevoit l'éclat de leur savoir ; à leur tête le vieillard Abauzit, que Newton n'avoit pas dédaigné de prendre pour juge entre Leibnitz & Lui, ne faisoit pas moins admirer son impassible sagesse, que l'immense érudition & les vastes connoissances qu'il avoit acquises dans tous les genres. Les mœurs avoient contenu les sciences, les sciences concouroient à maintenir les mœurs. Une philosophie ferme dans ses principes, sans prétendre à s'arroger un empire universel, fixoit d'elle-même les bornes devant lesquelles doit s'abaisser l'esprit humain. La religion travailloit, de concert avec elle, à épurer les opinions, à présenter dans toute leur majesté, les grandes idées qui leur sont communes, de l'existence de la Cause pre-

mière, de sa puissance, de son intelligence; & à fonder sur ces hautes vérités un système inaltérable de bonheur & de vertu.

Tel étoit l'esprit de la littérature dans Genève, lorsque la philosophie Françoise produisit dans le monde cette violente explosion dont je viens de parler.

CHARLES BONNET en fut effrayé. Tout l'univers déposoit à ses yeux d'une multitude innombrable de faits qui se réunissent pour confondre l'athéisme, & contraindre le sceptique même à reconnoître une première source d'existence, dont les ouvrages manifestent autant de sagesse & de bonté, que de force & de pouvoir. Il envisageoit avec terreur les funestes effets d'une science téméraire, qui osoit remettre en question les propositions les plus unanimement reçues par toutes les polices humaines. Depuis plusieurs années il avoit conçu le plan de former un grand tableau de toutes les merveilles de la nature, où elles fussent disposées dans une ordonnance qui fit principalement

éclater l'intelligence ſublime de ſon Auteur. Le déſir d'avancer le progrès des lumieres par de nouvelles découvertes, lui avoit fait abandonner cet ouvrage. Un ſentiment profond de l'amour des hommes lui fit ſurmonter cette répugnance que le génie éprouve à battre des ſentiers connus, lorſqu'il peut ſe flatter de s'illuſtrer en s'ouvrant d'autres routes. Il crut mieux ſervir le genre humain en lui offrant le ſpectacle de ſes richeſſes, qu'en s'occupant à ajouter quelques nouveaux diamans au tréſor qu'il ſembloit méconnoître, & il publia ſon livre de la *Contemplation de la Nature.*

„ Je m'élève, dit-il, à la Raiſon éter-
„ nelle; j'étudie ſes loix & je l'adore. Je
„ contemple l'Univers d'un œil philoſophi-
„ que. Je cherche les rapports qui font de
„ cette chaîne immenſe un ſeul Tout. Je
„ m'arrête à en conſidérer quelques chaî-
„ nons; & frappé des traits de puiſſance,
„ de ſageſſe & de grandeur que j'y découvre,
„ j'eſſaie de les crayonner ſans les affoiblir „

Il commence par embraſſer d'un premier coup-d'œil les grandes parties de l'univers, fixe ſes regards ſur l'immenſité de l'eſpace parcourt les diverſes contrées de la terre, s'enfonce dans les mers, ſaiſit les relations qui uniſſent entr'eux tous les êtres, voit la Mitte & le Ciron conſpirant avec les ſphères à l'harmonie générale, le phyſique y correſpondant au moral, le moral au phyſique.

„ Un ſeul Etre eſt hors de cette chaîne, „ & c'eſt celui qui l'a formée. Nous la „ voyons ſerpenter ſur la ſurface de la „ terre, percer dans ſes entrailles, pénétrer „ dans les abîmes de l'océan, s'élancer „ dans l'atmoſphère & s'enfoncer dans les „ eſpaces céleſtes, où nous ne la découvrons „ que par quelques traits de feu épars çà „ & là. . . . . Elle ne laiſſe point „ de vuide entre les êtres. Le paſſage de „ l'un à l'autre eſt inſenſible. . . . . . „ Le polipe enchaîne le végétal à l'animal. „ L'écureuil vôlant unit l'oiſeau au qua- „ drupède; le ſinge touche au quadrupède

„ & à l'homme. . . . . Vingt-cinq „ mille eſpèces de plantes que nous con- „ noiſſons, ſont vingt-cinq mille échellons „ de l'échelle terreſtre „.

Charles Bonnet en préſente les détails ſous une foule d'aſpects différens. Il ſaiſit d'abord celui où cette échelle paroit ſe former en paſſant du ſimple au compoſé, & il en apperçoit les premiers degrés dans les ſolides bruts, ou par les diverſes combinaiſons des élémens ; il voit la nature travailler les métaux, les vitriols, les ſels, les criſtalliſations, les différentes eſpèces de pierres, & parvenir par les ardoiſes, les talcs, les amianthes, a la production des corps dans leſquels on commence à appercevoir l'organiſation.

Il s'élève alors dans le règne végétal ; & après être parvenu à la ſenſitive, à la tremelle, il voit la nature établir les caractères primordiaux du règne animal, qu'elle ſemble vouloir nous dérober. Le philoſophe obſervateur la force néanmoins de nous en

découvrir les premieres nuances dans le polipe, dans les vers, dans les coquillages, d'où nous en ſuivons les gradations dans les reptiles, les poiſſons, les amphibies, les oiſeaux aquatiques, les animaux qui tiennent à l'air & à la terre, tels que la chauve-ſouris, l'écureuil volant, l'autruche & enfin les quadrupèdes.

L'économie végétale, comparée à l'économie animale dans les productions de l'un & l'autre règne, nous offre enſuite des rapprochemens qui nous ſervent à reconnoître la marche de la nature dans ſes opérations les plus myſtérieuſes. Ici, nous nous éclairons par le jeu des fibres qui appartiennent à la plante, à ſes racines, à ſes feuilles, par le cours de la ſéve, par le développement des boutons, des fruits, des graines; ſur le jeu des fibres & des muſcles de l'animal; ſur le travail & l'effet de la trituration, de la digeſtion, de la circulation; & ſur le développemenr des germes dans toutes les eſpèces, depuis l'éléphant juſqu'à l'animalcule des infuſions.

Cette grande chaîne vient ensuite nous intéresser par les rapports d'utilité de services réciproques, qui unissent tous les êtres, & nous prouve qu'il n'en est point dans l'Univers qui puisse en être déplacé, sans que l'existence des autres n'en soit attaquée, sans déranger l'harmonie générale.

Ici, l'échelle nous les présente dans l'ordre de perfections dont la raison humaine peut se faire les idées.

Là, dans la correspondance des formes à la sensibilité, aux besoins, à l'activité du principe d'intelligence qui peut être uni aux différens corps.

Un champ immense s'ouvre alors aux recherches du naturaliste qui étudie l'industrie des animaux dont il reconnoît une nouvelle gradation, qui, partant du polipe & de l'ortie de mer, s'élève à l'orang-outang pour parvenir à l'homme, qu'elle place au dernier échellon.

„ L'ensemble de tous les ordres de per-
„ fections relatives, (ainsi s'exprime Ch.

„ Bonnet), compoſe la perfection abſolue „ dont DIEU a dit qu'il étoit bon. Appré- „ cions les êtres dans le rapport qu'ils de- „ voient ſoutenir dans l'univers. Certains „ réſultats de leur nature ſont des maux. „ Pour empêcher que ces maux n'éxiſtâſſent, „ il auroit fallu laiſſer ces êtres dans le „ néant ou créer un autre univers. De l'ac- „ tion réciproque des ſolides & des fluides, „ réſulte la vie ; & cette action même con- „ tinuée eſt la cauſe naturelle de la mort. „ L'immortalité auroit donc ſuppoſé un „ autre plan ; car notre planete n'étoit pas „ en rapport avec des êtres immortels.

„ Ce ſyſtême immenſe, continue-t-il, „ d'êtres co-éxiſtans & d'êtres ſucceſſifs, „ n'eſt pas moins UN dans la ſucceſſion que „ dans la co-ordination. Le premier chaî- „ non eſt lié au dernier par des chaînons „ intermédiaires. Les événemens actuels „ préparent les plus éloignés ; . . . . „ l'unité du deſſein nous conduit à l'unité „ de l'intelligence qui l'a conçu. La cauſe

» est UNE ; l'effet de cette cause est UN ;
» l'univers est cet effet. . . . . . .

„ L'Intelligence qui saisit à-la-fois toutes
» les combinaisons possibles, a vu de toute
» éternité le vrai bon & n'a jamais déli-
» béré ; . . . .

„ Vous dites, pourquoi l'homme n'est-il
» pas aussi parfait que l'ange ? Vous voulez
» dire sans doute, pourquoi l'homme n'est-il
» pas ange ? Demandez donc aussi, pour-
» quoi le quadrupede, l'insecte & la plante
» ne sont pas hommes ?

La contemplation de la nature fut accueillie dans l'Europe, comme un des plus grands & des plus magnifiques tableaux qui eut encore été tracé des œuvres immenses de la création. La nécessité de l'existence d'une Cause première, la sublimité de ses attributs, sa sagesse, sa puissance n'avoient point été présentées sous des points de vue, qui en fissent naître dans l'esprit & dans le cœur, une conviction plus profonde & plus touchante. On admira l'étendue des con-

noiſſances de l'auteur, l'ordonnance ſuivie dans l'exécution d'un plan ſi vaſte, dont les détails ne fatiguent jamais le lecteur, intéreſſent continuellement ſa curioſité. On lui trouva un ſtyle proportionné à l'importance, à la dignité, à la nature des objets qu'il avoit à peindre ou à diſcuter; ſouvent élevé, toujours facile, exact, ſans affectation d'une vaine éloquence que néglige le philoſophe qui ne s'adreſſe qu'à l'entendement, & qui craindroit d'emprunter un langage fait pour émouvoir les paſſions. Cet ouvrage fut bientôt traduit en Anglois, en Italien, en Allemand, en Hollandois, & devint un livre claſſique dans quelques univerſités.

Ce n'étoit point aſſez pour Charles Bonnet d'avoir combattu l'athéiſme par les argumens que peut employer contre lui la raiſon naturelle, aidée des ſciences humaines. Il avoit longtems étudié la religion dans laquelle il étoit né; en avoit approfondi les dogmes, diſcuté les preuves qu'il avoit été reconnoitre dans leurs ſources. Ses lec-

tures, ſes méditations, ſur un objet qui intéreſſe ſi eſſentiellement le bonheur de l'homme, lui donnerent lieu de compoſer un traité de la vérité de la religion, ſous le titre de *Recherches ſur le Chriſtianiſme.*

Vous y retrouverez cet eſprit d'analiſe & de méthode qui lui avoit ſervi à pénétrer les myſtères de la nature. Non-ſeulement les raiſonnemens adoptés par les auteurs qui l'ont précédé, y ſont réunis dans un cadre reſſerré, qui les rend ſouvent plus vifs & plus preſſans, mais il nous offre encore des idées qui lui appartiennent, & qui ajoutent un nouveau poids à la force des moyens employés par les plus ſavans défenſeurs de l'évangile. Vous y remarquerez comment après avoir établi les baſes de cet aſſentiment, que nous donnons à l'exiſtence des objets extérieurs qui frappent nos ſens, il en déduit les principes de la certitude morale, la ſeule que nous puiſſions avoir de leur réalité; comment il applique enſuite ces principes aux preuves que la

Providence a voulu nous offrir de la vérité de la réligion.

„ La Sageſſe adorable, nous dit-il, ayant „ fait entrer dans ſon plan le ſyſtême de „ l'humanité, a voulu ſans doute tout ce „ qui pouvoit contribuer à la plus grande „ perfection de ce ſyſtême. Or, rien n'étoit „ plus propre à la procurer, que de donner „ aux êtres qui le compoſent, une certitude „ morale de leur état futur, & de leur faire „ enviſager le bonheur dont ils jouiront „ dans cet état, comme la conſéquence de „ la perfection morale qu'ils auront pu ac„ quérir dans l'état préſent; & puiſque l'état „ actuel de l'humanité ne comportoit pas „ qu'elle put parvenir à ſe convaincre par „ les ſeules forces de la raiſon, de la cer„ titude d'un état futur, il étoit ſans con„ tredit dans l'ordre de la ſageſſe, de lui „ donner par quelqu'autre voie, une aſſu„ rance ſi néceſſaire à la perfection du ſyſtême „ moral.

Cette certitude morale, pourſuit-il, ne

tableau de la doctrine de l'évangile, comparée avec celle des philosophes des différentes sectes de la Grèce, dont chaque trait est dessiné par les mains de la vertu.

Parmi ces illustres personnages de l'antiquité, ceux qui nous ont laissé un aussi grand souvenir de l'élévation de leur caractère, que de la force & de la beauté de leur esprit, ont pour la plupart reconnu que la sagesse humaine ne pouvoit s'appuyer que sur des bases fragiles, si elle n'étoit soutenue par l'espérance d'un bonheur qui s'étendroit dans l'avenir. Plus ils approfondirent la question, & plus ils se persuadèrent que l'ame étoit immortelle. Les génies de SOCRATE & de PLATON se reposoient dans cette consolante pensée. La secte sublime qui forma CATON & MARC-AURELE n'en avoit pas une autre, lorsqu'elle supposoit que l'homme vertueux, débarrassé de ses liens corporels, devoit rentrer dans le sein de la divinité dont il étoit une émanation. CATON, vant de se donner la mort, ne se prépara-t-il

pas à cette heure de ſon triomphe ſur CÉSAR, en liſant le dialogue où PLATON traite de l'immortalité de l'ame? CICERON, attaché à la ſecte académique qui faiſoit profeſſion de douter de tout, laiſſe continuellement appercevoir le penchant qui l'entraîne à reconnoître une deſtination future de l'homme. Dans les fragmens qui nous reſtent des livres qu'il a compoſé ſur la République, nous le voyons introduire, par un ſonge, SCIPION dans les Cieux, pour nous expoſer les idées qu'il ſe faiſoit des récompenſes que Dieu lui paroiſſoit préparer aux gens de bien.

La raiſon des philoſophes ne pouvoit aller plus loin. Une difficulté à ſurmonter affligeoit cependant ces grands hommes. La mort produit la diſſolution du corps, & telle eſt la nature de l'ame, qu'il ſemble impoſſible de lui faire employer aucune de ſes facultés, du moment où elle ſera déſunie de ſes organes matériels, N'ayant plus de ſujet ſur lequel elle puiſſe exercer ſa puiſſance, elle ſe trouveroit alors plongée dans un état d'inertie

tableau de la doctrine de l'évangile, comparée avec celle des philosophes des différentes sectes de la Grèce, dont chaque trait est dessiné par les mains de la vertu.

Parmi ces illustres personnages de l'antiquité, ceux qui nous ont laissé un aussi grand souvenir de l'élévation de leur caractère, que de la force & de la beauté de leur esprit, ont pour la plupart reconnu que la sagesse humaine ne pouvoit s'appuyer que sur des bases fragiles, si elle n'étoit soutenue par l'espérance d'un bonheur qui s'étendroit dans l'avenir. Plus ils approfondirent la question, & plus ils se persuadèrent que l'ame étoit immortelle. Les génies de SOCRATE & de PLATON se reposoient dans cette consolante pensée. La secte sublime qui forma CATON & MARC-AURELE n'en avoit pas une autre, lorsqu'elle supposoit que l'homme vertueux, débarrassé de ses liens corporels, devoit rentrer dans le sein de la divinité dont il étoit une émanation. CATON, vant de se donner la mort, ne se prépara-t-il

pas à cette heure de ſon triomphe ſur CÉSAR, en liſant le dialogue où PLATON traite de l'immortalité de l'ame? CICERON, attaché à la ſecte académique qui faiſoit profeſſion de douter de tout, laiſſe continuellement appercevoir le penchant qui l'entraîne à reconnoître une deſtination future de l'homme. Dans les fragmens qui nous reſtent des livres qu'il a compoſé ſur la République, nous le voyons introduire, par un ſonge, SCIPION dans les Cieux, pour nous expoſer les idées qu'il ſe faiſoit des récompenſes que Dieu lui paroiſſoit préparer aux gens de bien.

La raiſon des philoſophes ne pouvoit aller plus loin. Une difficulté à ſurmonter affligeoit cependant ces grands hommes. La mort produit la diſſolution du corps, & telle eſt la nature de l'ame, qu'il ſemble impoſſible de lui faire employer aucune de ſes facultés, du moment où elle ſera déſunie de ſes organes matériels, N'ayant plus de ſujet ſur lequel elle puiſſe exercer ſa puiſſance, elle ſe trouveroit alors plongée dans un état d'inertie

qui anéantiroit ſon action, & c'eſt ce qui avoit porté les Stoïciens à ſuppoſer qu'elle ſe réuniroit au grand Etre, ſans s'appercevoir que, par une conſéquence néceſſaire de cette réunion, elle perdroit ſon individualité, ce qui étoit détruire toute idée de récompenſes & de peines.

Le céleſte fondateur de la religion chrétienne parut, & annonça une reſtitution future de l'homme; reſtitution entière, complète, qui le revêtiroit d'un corps incorruptible, lequel ferait en parfait rapport avec les facultés de l'ame, & il réſolut ainſi le problême qui embaraſſoit une vaine & ſubtile dialectique. Mais l'évangile ne s'expliqua point ſur les voies que la providence avoit choiſies pour rétablir l'homme dans cette enveloppe matérielle, hors de laquelle il nous échappe & ne nous permet plus de le reconnoître.

Obſervons ici qu'il eſt de certaines idées génératrices dans les ſciences, qui, par les ſolutions qu'elles ont données de queſtions

long-tems inabordables aux plus puiſſans génies, produiſent ſur eux une telle impreſſion, que s'y attachant toujous de plus en plus, ils les ſuivent dans des développemens qui étonnent notre conception, par la difficulté de ſaiſir le fil des penſées qui les ont entraînés au-delà de toutes les conſéquences que nous pouvions appercevoir. Vous avez vu CHARLES BONNET, frappé de la néceſſité de reconnoître la pré-exiſtence des germes de tous les corps organiſés, ſe décider pour l'hypothèſe qui les ſuppoſe contenus les uns dans les autres, en remontant juſqu'aux premiers qui ont dû renfermer tous ceux de leur eſpéce, deſtinés à vivre ou à végéter. Vous vous rappellez qu'il a établi en principe, *qu'il n'y a point dans la nature de métamorphoſe, ni même de génération*; que les êtres qui paroiſſent produits par d'autres, exiſtoient complètement dans ceux-ci avant leur apparution, ainſi que le papillon, avant de voler à la lumière, exiſte tout entier ſous l'enveloppe de la chenille; qu'il ne ſe fait donc

rien de nouveau, & que le ſouverain maître de l'univers ayant conſommé en un ſeul & même acte, l'œuvre de la création, les phénomènes qui ſemblent nous offrir des productions, ne ſont en effet que des évolutions, des extenſions d'individus, qui, avant de revêtir une forme que nos ſens puſſent ſaiſir, exiſtoient déjà ſous une autre forme qui nous échappoit.

Vivement pénétré de cette idée, & fixant ſa méditation ſur les promeſſes que nous fait la religion, ſur cette reſtitution future qu'elle nous annonce & par laquelle nous jouirons dans un corps glorieux & incorruptible du ſouverain bien qu'elle propoſe à notre ambition, BONNET raiſonnoit ainſi.

Ce n'eſt pas ſeulement à notre ame que la foi chrétienne & même la philoſophie humaine aſſurent l'immortalité, c'eſt à l'homme; & l'ame de l'homme ne conſtitue pas l'homme. *Il eſt formé d'une certaine ame unie à un certain corps.* Or, l'homme n'exiſteroit plus, ſi ce corps n'échappoit à la deſtruction ap-

parente que lui fait subir la mort. Réfléchissant ensuite sur diverses transformations, par lesquelles l'ordre établi dans l'univers fait passer cette foule d'êtres organisés & sensibles, dont il est peuplé, il se vit conduit à penser que ce corps apparent dont nous sommes revêtus, pourroit bien n'être aussi que l'enveloppe d'un autre corps, composé d'une matière si pure & si subtile, qu'il ne pût être atteint par les causes qui opèrent la dissolution de ceux qui sont susceptibles d'être saisis par nos sens. C'est dans ce petit corps que seroit établi le siége de l'ame. Il soutiendroit avec notre corps grossier & apparent de telles relations, qu'il s'y formeroit en toutes circonstances, des traces correspondantes à celles que produit l'action des objets sur nos organes actuels, ainsi qu'aux autres traces que produit l'action de l'ame sur ces mêmes organes; elles seroient ineffaçables; la mort venant à dissoudre le corps que nous appercevons, l'homme alors n'y perdroit qu'une enveloppe dont il sortiroit, comme le papil-

ſon de la chenille, par une évolution qui feroit prendre à ſon nouveau corps un accroiſſement proportionné aux anciennes & nouvelles facultés qu'il auroit à exercer. Ce ſeroit néanmoins toujours le même homme & l'identité y ſeroit parfaitement conſervée ; car la mémoire dont la métaphyſique ne peut expliquer les opérations, ſans admettre une action réciproque des fibres de nos organes ſur l'ame & de l'ame ſur ces fibres, continueroit à lui préſenter des images fidelles du paſſé, au moyen de ces traces indébiles que tous les objets qui nous auroient frappés dans le cours de la vie auroient formées dans ce corps immortel. Ainſi le ſouvenir de nos bonnes & mauvaiſes actions, de nos vertus & de nos vices, des connoiſſances que nous aurions acquiſes, nous ſuivroit dans ce nouvel ordre d'exiſtence, & pourroit d'autant moins nous échapper que ce corps ne ſeroit plus ſujet aux accidens qui arrêtent en mille circonſtances le jeu des fibres de celui qui le contient aujourd'hui, & qui les

rendent fouvent rebelles à l'action de notre ame,

Qu'il puiffe exifter des corps qui échappent aux caufes de diffolution qui nous paroiffent généralement les détruire, c'eft ce que la phyfique a droit de fuppofer, en confultant même l'expérience. D'abord elle nous affure que les animalcules, qui fe rencontrent dans les infufions, réfiftent à l'ébullition la plus forte pendant une durée de tems affez long; que plus les corps font diaphanes, moins ils s'échauffent aux rayons du foleil; ces rayons y trouvant un plus grand nombre de pores, & des pores plus libres & plus directs, ils agiffent moins fur leurs parois, ainfi l'on attribue le froid exceffif qui règne fur les hautes montagnes à l'extrême rareté de l'air qui leur laiffe un plus libre paffage. Un grand phyficien, élève de CH. BONNET, & devenu depuis un illuftre confident & coopérateur des travaux de fon maître *, a

* M. H. B. de Sauffure.

encore obfervé que la mixtion & l'aggrégation des parties de matière qui compofent un corps, pourroient le conftituer de telle manière, qu'il en devint capable de réfifter à une extrême chaleur, & de triompher des efforts réunis du tems & des élémens.

C'eft ainfi que BONNET, dans l'ouvrage qu'il publia fous le titre de la *Palingenefie* ou de la *Renaiffance*, employa fes découvertes, fes obfervations, celles des plus célèbres naturaliftes à concilier les promeffes de l'évangile & les vœux de la vertu avec les loix de la phyfique : mais plus il médita fon idée, & plus il fe fentit entraîné à la fuivre dans une multitude de conféquences qui lui parurent en dériver.

Si nous réfléchiffons fur la nature du fentiment & de la penfée, nous reconnoiffons qu'il eft impoffible de fuppofer que leur principe puiffe jamais être anéanti par la diffolution des parties de matière auxquelles il peut être uni. La rigueur du raifonnement nous porte donc à admettre dans les bêtes une ame

qui, ainſi que celle de l'homme, doit être hors de l'atteinte des cauſes qui détruiſent les corps. „ Il faudroit, dit le Palingeneſiſte, „ pour anéantir l'ame d'un ver, un acte auſſi „ poſitif de la Divinité que pour anéantir „ celle d'un philoſophe „. Si l'on ſoutient que l'ame des bêtes eſt mortelle, préciſément parce que la bête n'eſt pas homme, il y auroit auſſi de quoi s'étonner que l'ame de l'homme fut immortelle, parce que l'homme n'eſt pas un pur eſprit. En vain on oppoſe que les betes ne ſont pas des êtres moraux. Ces êtres ne ſont-ils pas ſuſceptibles d'un ſentiment qui les rende heureux ? Le corps apparent des bêtes pourroit donc bien encore ne nous préſenter que l'enveloppe d'un germe qui échaperoit à la deſtruction, & qui prendroit un jour ſon eſſor avec de nouveau, organes qui lui feroient acquérir de nouveaux ſens & une plus heureuſe exiſtence. Les liaiſons que ce germe, ou corps indeſtructible, ſoutiendroit avec le corps périſſable, aſſureroient également à l'animal, quel qu'il fut,

la conſervation de ſon identité perſonnelle. Le ſouvenir de ſon état paſſé lieroit cet état avec ſon état futur, & feroit naître de cette comparaiſon le ſentiment de ſon bonheur.

Ce n'eſt pas tout. Il eſt difficile d'appercevoir les limites qui ſéparent le végétal de l'animal. Nous voyons le ſentiment décroître par dégrés de l'homme a la moule ; mais il y a peut-être bien des degrés de ſentiment de celui de la moule à celui de la plante; peut-être davantage de la plante la plus ſenſible à celle qui l'eſt le moins. Si la plante eſt ſenſible, elle a une ame ; ſi elle a une ame, elle forme un être mixte ainſi que l'homme. Où feroit le ſiége de cette ame ? Savons-nous donc préciſément où eſt le ſiége de la nôtre ? Cette ſenſibilité des plantes pourroit être appuyée ſur leur diviſion en différens ſexes ; ſur ce qu'on apperçoit de volontaire dans l'inſtinct qu'elles nous montrent en diverſes circonſtances, tel, par exemple, que le penchant qui les porte à faire prendre à leurs feuilles la ſituation dans laquelle elles

peuvent remplir leur deſtination. Or, ne pourroit-il pas avoir été uni à l'être de la plante, un germe incorruptible qui renfermeroit, comme celui de l'animal, de nouveaux organes, & qui, en perfectionnant ſes anciennes facultés, lui en feroit développer de nouvelles ?

Il y auroit donc un flux perpétuel de tous les individus vers une plus grande perfection, vers, un bonheur qui feroit en rapport avec les facultés qu'ils exercent daus leur œconomie actuelle, laquelle prépareroit à l'homme une félicité d'un genre plus élevé, en tant qu'être moral, ſuſceptible d'y travailler par lui-même, en ſe conformant aux volontés de DIEU qui lui ont été aſſez manifeſtées pour qu'il put les connoître & concourir à leur accompliſſement.

Ces idées ſatisfaiſoient d'autant plus CH. BONNET, qu'elles ne lui paroiſſoient contredites par aucune de celles que nous pouvons nous faire de l'Être Créateur, dont la toute puiſſance & la toute ſageſſe doivent avoir

pour résultat une bonté infinie, qui peut seule le faire jouir de la grandeur & de l'immensité de ses deux premiers attributs; bonté, dont le cours ne peut jamais être ralenti à l'égard des êtres qui ne sont que sensibles, quoiqu'elle puisse recevoir certaines modifications de sa justice, à l'égard de l'homme, d'après l'usage qu'il aura fait de ses facultés morales.

„ C'est dans cet avenir auquel nous sommes appellés, nous dit-il, ce sera dans ces „ demeures éternelles, au sein de la lumiere, „ que nous lirons l'histoire générale & particulière de la providence.... Toutes „ les causes sont voilées; alors nous verrons „ les effets dans leurs causes, les conséquences dans leurs principes... dépouillés „ pour toujours de la partie corruptible de „ notre être, revétus de l'incorruptibilité, „ nos sens ne dégraderont plus nos affections, „ notre imagination ne corrompra plus notre „ cœur. Les grandes & magnifiques images „ qu'elle lui offrira vivifieront, échauffe-

„ ront tous ſes ſentimens. Notre puiſſance „ d'aimer s'exaltera & ſe déploiera de plus „ en plus, & la ſphère de ſon activité, „ s'agrandiſſant à l'indéfini, embraſſera les „ intelligences de tous les ordres, & ſe „ concentrera dans l'Etre ſouverainement „ bienfaiſant . . . . & parce que la diſ- „ tance du créé à l'incréé, du fini à l'in- „ fini eſt infinie, nous tendrons continuel- „ lement vers la ſuprême perfection ſans „ jamais y atteindre.

Quand la palingeneſie parut, on obſerva que Leibnitz avoit prévenu ſon auteur dans l'opinion de la ſurvivance des êtres ſenſibles à la deſtruction opérée par la mort, & dans la penſée que cette diſſolution ne devoit point anéantir le principe du ſentiment, mais ſeulement attaquer les parties groſſieres de la machine organique qui, ſuivant les expreſſions de ce grand homme, s'en trouvoit alors *réduite à une petiteſſe qui la faiſoit échapper à nos ſens, comme elle leur échappoit avant la naiſſance dans*

le germe qui contenoit l'animal. Mais en ſuppoſant que CHARLES BONNET eut recueilli cette idée de Leibnitz, il la reprit en maître, la ſoutint d'un corps d'obſervations, d'expériences, de probabilités qui lui donnerent un tout autre intérêt, & lui ſeul l'enviſagea ſous le point de vue du perfectionnement de tous les êtres ſenſibles & du bonheur qui en feroit la ſuite.

Les principaux ouvrages dont je viens de vous entretenir ne l'occupoient pas tellement qu'il n'interrompit quelquefois le cours de ſon travail pour ſe livrer à des idées particulieres que les circonſtances du moment faiſoient éclore. Il ſe laiſſoit encore entraîner au plaiſir d'obſerver, lorſque l'état de ſes yeux le lui permettoit; il recueilloit les expériences que publioient les plus habiles naturaliſtes de l'Europe; il répétoit leurs procédés pour s'aſſurer du degré de confiance qu'ils méritoient, s'intéreſſoit à leurs découvertes, comme ſi elles euſſent été ſon ouvrage, & leur en rapportoit un

hommage

hommage d'autant plus flatteur, qu'il étoit offert par une main plus ſavante. Tantôt on le voit ſe livrer avec tranſport à l'admiration que lui fait éprouver une expérience dont l'idée heureuſement conçue, ſagement exécutée, a fait ſaiſir une vérité nouvelle, ou conſtaté des phénomenes dont on doutoit encore. Là, il préſente des objections, propoſe les moyens d'y répondre par des obſervations plus ſuivies; ailleurs, il ouvre la voie pour combattre ſes propres opinions, & les abandonne ſans effort, quand il en apperçoit de juſtes motifs.

Je ne vous arrêterai point ſur divers morceaux d'hiſtoire naturelle, de phyſique, de logique, de métaphyſique, qui ſortirent de ſa plume en différens tems, dont pluſieurs ont été imprimés dans des journaux, & d'autres n'ont paru que dans les éditions complettes de ſes ouvrages. Vous y trouverez un écrit où il expoſe les principes de Leibnitz ſur des queſtions dans leſquelles il s'eſt ſouvent rapproché des

opinions de ce grand perſonnage ; des méditations ſur l'union de l'ame & du corps, ſur l'ame des bêtes, ſur l'origine du mal, ſur la marche que doit ſuivre dans ſes études un eſprit qui ſe conſacre à la recherche de la vérité ; des mémoires particuliers ſur le développement des germes des corps organiſés, ſur la fécondation des plantes, ſur les nuances qu'elles reçoivent dans leurs couleurs des différentes impreſſions de l'air & de la lumiere ; des diſſertations étendues ſur la génération des abeilles, ſur la reproduction des membres des Salamandres aquatiques, des limaçons ; ſur les ſingularités du Pipa, ce célebre crapaud de Surinam, pour qui la nature s'eſt écartée à quelques égards de ſes voies ordinaires dans la propagation des eſpèces.

On peut regretter qu'il n'ait pas donné plus d'étendue à une lettre qu'il écrivit en 1755, à l'occaſion du diſcours de Jean Jacques Rouſſeau ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Vous

vous rappellez que ce célebre philosophe s'y éleve contre l'établissement des sociétés auxquelles il reproche d'avoir fait naître cette multitude de besoins factices, qui rendent souvent l'homme si misérable au milieu des faux biens qu'il accumule autour de lui. BONNET, sans se faire connoître, & sous le nom de *Philopolis*, nom qui désigne un homme attaché aux grandes institutions sociales, lui propose quelques questions à résoudre. „ L'état de so-
„ ciété, lui dit-il, ne résulteroit-il pas im-
„ médiatement de l'exercice de nos facul-
„ tés? Seroit-il plus raisonnable de s'affli-
„ ger de ce qu'elles ont donné naissance
„ à cet état, qu'il le seroit de se plaindre
„ de ce que Dieu nous les a accordées?
„ Vouloir que l'homme n'eut point bâti
„ de villes, n'eut point inventé, cultivé
„ les arts, ne seroit-ce pas vouloir qu'il
„ ne fut point ce qu'il est, ce qu'il doit
„ être essentiellement par la volonté de
„ l'Etre Créateur? L'aigle qui se perd dans

„ les nues pourroit-il ramper dans la pouſ-
„ ſiere comme le ſerpent?

Rouſſeau ne crut point, ou feignit de ne pas croire que cette lettre fut écrite par un citoyen de Geneve, ſur ce fondement qu'il n'en étoit point qui eut voulu ſe déguiſer à ſes yeux, & déclara, dans le journal du Mercure, qu'il ne pouvoit répondre à un anonyme; ſorte de dignité qui peut étonner dans un philoſophe qui faiſoit profeſſion de moins conſidérer les perſonnes que les raiſons. Ce ne fut qu'après ſa mort que Charles Bonnet apprit avec quelque ſurpriſe, qu'il ſe trouvoit une lettre ſans date, faiſant réponſe à celle de *Philopolis*, dans une édition des œuvres poſthumes de ſon compatriote. Cette lettre paroît avoir été écrite par Rousseau, dans un accès d'humeur, qui ne lui avoit pas permis d'employer les puiſſans moyens qu'il trouvoit preſque toujours dans ſon éloquence & ſa dialectique. C'eut été un combat qui eut fixé l'attention de la littérature,

que celui qui eut pu s'engager entre ces deux hommes de génie, très-différens sans doute, mais qui, en traitant une question dans laquelle ils pouvoient se joindre & se mesurer, l'eussent éclairée des lumieres propres à chacun d'eux, & parties de foyers très-distans l'un de l'autre.

La plupart des compagnies savantes s'étoient fait honneur d'admettre Charles Bonnet dans leur sein. Instruit que l'Académie des sciences de Paris, dont il avoit été correspondant dès 1740, n'étant alors âgé que de vingt ans, se proposoit de l'élire, en 1783, à une place d'Académicien associé étranger, il écrivit à un de ses membres les plus illustres, que vivement touché du témoignage d'estime qu'on paroissoit disposé à lui donner, il observoit néanmoins qu'il importoit aux progrès des sciences de n'accorder l'honneur qu'on vouloit lui déférer qu'aux sujets qui en étoient réellement les plus dignes, & que l'Académie commettroit une injustice envers quelques sa-

vans étrangers qu'il désignoit, si elle disposoit en sa faveur d'une place, à laquelle ils pouvoient aspirer avec plus de titres que lui.

On croit difficilement à la sincérité de ce langage. Les cœurs se sont tellement corrompus, qu'un acte de modestie fait aujourd'hui presque toujours soupçonner son auteur de dissimulation, & tant d'orgueil accompagne si souvent le talent, qu'on se persuade aisément qu'il en est inséparable. Ceux qui ont connu CHARLES BONNET seront loin de lui faire cette injure, & ne se permettront sûrement pas de répandre le plus léger nuage sur la vérité du sentiment qu'il exprimoit. Ce caractere lui avoit concilié, dès sa tendre jeunesse, l'attachement des gens de lettres avec lesquels il avoit voulu se mettre en relation. Tel est l'attrait de cette vertu dont le charme nous entraîne, parce qu'elle garantit une justice que la vanité nous porte souvent à refuser au génie même.

Bonnet n'avoit pas vingt-cinq ans, lorſque l'on imprima ſon premier ouvrage. On le vit alors ſe faire un chagrin réel de ce que ſon libraire l'avoit publié ſous le titre de *traité d'inſectologie*, au lieu de le déſigner plus modeſtement, ſuivant ſes intentions, ſous celui *d'obſervations d'inſectologie*.

Il ne s'éloigna point de ſes foyers, quoique la fortune dont il jouiſſoit, & ſes liaiſons avec les ſavans les plus diſtingués de tous les divers pays de l'Europe puſſent lui faire entrevoir de grands agrémens dans les voyages. Sa plus longue courſe fut de Genève à *Roches*, canton de Berne, où il ne put refuſer à Haller d'aller auprès de lui paſſer quelques jours dans le ſein de l'amitié qui les uniſſoit. En vain Reaumur le ſollicita, lorſqu'il étoit jeune encore, de venir voir Paris, l'en preſſa davantage depuis qu'il fut marié, en le prevenant qu'il s'étoit arrangé de maniere à le recevoir chez lui avec ſon épouſe, dont il jugeoit bien

qu'il ne pourroit s'éloigner. Il craignoit la perte de tems qu'occasionnent les voyages, lorsqu'ils n'ont pas pour motifs quelque service à rendre aux hommes ou à l'amitié. Ils ne lui paroissoient pouvoir être utiles qu'à ceux qui, voulant approfondir les loix, les mœurs, les antiquités des peuples, ou s'attacher à certaines études de la nature, sont dans la nécessité de se rapprocher des objets de leurs observations.

Le genre de ses occupations lui avoit fait préférer dès sa jeunesse, le séjour de la campagne à celui de la ville. Si le spectacle dont y jouit un philosophe a droit de l'intéresser, c'est sur-tout dans ces régions où le ciel & la terre offrent de grands tableaux, présentent des contrastes frappans, capables de produire ces émotions, qui forcent une ame sensible à se déployer toute entiere; & qui pourroit, sans en éprouver, contempler les bords du léman ? C'étoit là que CHARLES BONNET partageoit son tems entre l'étude, qui en emportoit

la plus grande partie, & le plaiſir de répandre des bienfaits ſur les malheureux; plaiſir que lui préparoit, comme ſon plus délicieux délaſſement, la tendre épouſe qui ne ceſſa jamais de s'occuper un ſeul inſtant de lui, qui conſultoit ſes goûts, leur ſoumettoit tous les ſiens, lui rendoit ſes travaux plus intéreſſans par la part qu'elle ſavoit y prendre, l'environnoit des hommes dont la ſociété pouvoit lui être le plus agréable, de ceux dont l'amitié remontoit aux jours de ſa jeuneſſe, & dont le tems n'avoit fait qu'accroître l'attachement. Souvent une ſœur chérie, digne par ſes vertus, des affections d'un ſage, & dont l'eſprit juſte & facile ſavoit ſe monter ſans efforts au ton d'une philoſophie, qui ne s'offroit jamais que ſous les formes de la plus ſimple raiſon, contribuoit encore, dans les momens qu'elle conſacroit à l'amour fraternel, à rendre cette retraite plus douce & plus touchante.

Il ne prodiguoit pas ſon amitié; mais

aussi ne croyoit-il pas tellement devoir la restreindre que les hommes, fortement attirés par l'ascendant de son caractère, ne pussent se flatter de l'obtenir. Il n'en fut jamais de plus délicate, de plus constante. Dans le nombre de ses amis & de ceux qui portoient un grand nom dans la littérature, il en étoit un avec lequel il avoit suivi un commerce de lettres, où l'on agitoit toujours de part & d'autre diverses questions importantes. Au moment où s'imprima le recueil complet de ses ouvrages, il pensa que la publication de ces lettres pourroit intéresser le lecteur. Avant de les livrer à l'impression, il voulut cependant avoir le suffrage d'un littérateur dont il respectoit la critique. Celui-ci l'encouragea dans son dessein, mais en lui laissant entrevoir que les lettres de son correspondant paroîtroient quelquefois au-dessous de sa réputation & que la comparaison à laquelle il seroit impossible de se refuser, ne seroit pas toujours favorable à celui-ci. Observez que ce cor-

refpondant étoit mort, & néanmoins ce mot fut un arrêt de profcription pour ce commerce épiftolaire, & rendit infupportable à Charles Bonnet l'idée d'un fuccès dont l'ombre d'un ami n'auroit pas à triompher.

Son cœur lui faifoit repouffer avec chagrin tout ce qui pouvoit affoiblir l'opinion qu'il avoit conçue de ceux qu'il aimoit. On crut devoir un jour lui rendre compte de quelques faits qui compromettoient la délicateffe d'un homme auquel il étoit attaché. „ Eh pourquoi, s'écria-t-il, venez-
„ vous m'inftruire des fautes qu'on peut
„ lui reprocher; vous me croyez, je le
„ veux, intéreffé à les connoître, mais je
„ le fuis bien plus à le pouvoir toujours
„ aimer."

Parmi les hommes dont il s'honoroit d'avoir acquis l'eftime & dont il cultiva l'amitié par les attentions les plus fuivies, on peut nommer, après Reaumur & Haller le célèbre Spallanzany, à qui il écri-

vit les lettres, imprimées dans le recueil de ses œuvres, & qui donnent si souvent lieu d'admirer l'étendue de son savoir, & la sagacité qu'il portoit dans l'observation ; le Baron de Géers, maréchal de la cour du Roi de Suede, un des grands naturalistes du siecle; . . . . Allamand, professeur en philosophie dans l'université de Leyde; & parmi ses compatriotes, ce même Abraham TREMBLEY, dont les découvertes sur les polipes avoient enflammé sa jeunesse d'une si vive émulation ; Jean Jalabert, Gabriel Cramer & Jean Louis Calendrini, tous trois professeurs en philosophie à Geneve; physiciens, métaphysiciens, géometres & d'un mérite reconnu dans toute l'Europe littéraire. Il rapportoit aux deux derniers une partie de ses succès dans les sciences, & croyoit les devoir aux instructions, aux conseils qu'il avoit reçu d'eux dans ses premiers travaux. Le souvenir de ces illustres amis fut toujours présent à sa mémoire : il n'en parloit qu'avec

cet attendriſſement, cette agitation dont il eſt ſi doux de voir un grand homme ému.

Mais à la tête de ceux qui contribuerent le plus au bonheur de ſes jours, je dois placer pluſieurs diſciples auxquels il ouvrit tout-à-la-fois la route des ſciences & des vertus. Leur gloire lui devint bientôt plus chère que la ſienne, & leur reconnoiſſance embellit ſes dernieres années des charmes du ſentiment le plus doux. *Sauſſure*, *Trembley*, *Bonſtetten*, *Saladin* ; (*) avec quelles délices il répétoit ces noms. La piété paternelle n'inſpire pas d'attachement plus vif. Il vivoit en eux & voyoit ſa carriere prolongée de toute celle qu'ils avoient à parcourir.

Il poſſédoit dans un éminent degré, le talent de diriger des études, de guider de jeunes eſprits dans la recherche de la vérité

(*) M. M. Horace Benedict de Saussure.
Jean Trembley.
Bonstetten de Valere.
Jean Louis Saladin.

vers cette lumiere que trop ſouvent dérobe à nos yeux le faſte de la ſcience. Il ſembloit avoir recueilli de Socrate cet art dont ſe glorifioit ce prince des ſages, de faire éclore les idées de ceux avec qui il s'entretenoit; art qui, dans CHARLES BONNET, tenoit à un ſentiment de modeſtie, qui lui perſuadoit que tous les hommes étant doués de quelque capacité de réfléchir, il en étoit peu qui ne duſſent avoir acquis des connoiſſances dignes d'intéreſſer ſur les objets qui avoient pu attirer leur attention; qu'il ne falloit que leur offrir l'occaſion de les communiquer & leur en faciliter les moyens. Il leur faiſoit une douce contrainte de lui découvrir leurs penſées, & rarement on s'entretenoit avec lui, ſans ſe trouver une imagination, un eſprit créateur qu'on ne ſe reconnoiſſoit pas ordinairement. J'ai vu des hommes recommandables de divers pays, qui voulant remporter dans leur patrie l'honneur de l'avoir connu, s'approchoient de lui avec le ſeul deſir de l'en-

tendre, & qui, ſans s'en appercevoir, ſe trouvoient engagés aux fraix d'un entretien, dans lequel ils ne ſe propoſoient nullement de jouer le rôle principal.

Sa converſation étoit auſſi exacte que ſes écrits. „ Les hommes, diſoit-il, ont très-„ ſouvent les mêmes idées, en s'en croyant „ de différentes ou même d'oppoſées. *Il ne* „ *s'agit que de s'entendre ;* ce mot eſt ſim-„ ple, on le répète continuellement ; mais „ il s'en faut de beaucoup que le langage „ rende toujours nos penſées avec exacti-„ tude. Il en eſt bien peu en métaphyſi-„ que, en morale, en politique, que nous „ puiſſions facilement préſenter avec de tel-„ les expreſſions, que l'auditeur ou le lec-„ teur les admettent en leur eſprit, comme „ elles ſe trouvent conçues dans le nôtre. „ En vain nous prenons quelquefois la pré-„ caution de définir les termes. On ne „ peut les définir que par d'autres termes, „ dont il aurait fallu commencer auſſi par „ fixer le ſens ; ce qui nous jetteroit dans „ une ſérie interminable de définitions."

Il penſoit donc que le langage des philoſophes ne pouvoit être trop pur ni trop exact; mais qu'ils devoient s'abſtenir des expreſſions figurées, des tours hardis, des termes formant image, par leſquels on attaque plus les ſens que l'entendement. Il eut dépendu de lui de répandre plus ſouvent dans ſon ſtyle de la chaleur & du mouvement; on en peut juger par divers morceaux d'une éloquence vive & animée, qu'on trouve dans la *contemplation de la nature & la palingeneſie*; mais il craignoit les mépriſes de l'imagination. Le philoſophe, entraîné par cet appât flatteur qui le porte à vouloir arracher la palme de l'éloquence, lui paroiſſoit courir le riſque d'égarer les autres & de s'égarer lui-même, parce qu'il peut lui arriver, ſans qu'il s'en doute, de confondre ſa penſée avec celle que préſente naturellement un mot hardi, qui n'eſt jamais le terme propre, puiſqu'on y remarque de la hardieſſe. Auſſi ſon ſtyle eſt-il remarquable, a dit un des orateurs qui ont

déja fait son éloge, (*) *par cette justesse qui résulte de la parfaite harmonie de l'expression avec la pensée.*

Il n'avoit pas trente-cinq ans que ses yeux supportoient difficilement la fatigue que leur occasionnoient la lecture ou l'écriture. Cette contradiction fut de toutes les peines qu'il éprouva, une de celles qui exercerent le plus sa vertu. Elle avoit contribué à le porter de l'étude de la nature dans celle de la métaphysique. Il fut contraint dès-lors, d'avoir recours à un lecteur, ainsi qu'à la main d'un secrétaire. Il en contracta d'abord une habitude d'écouter, qui rendoit plus profondes & presque ineffaçables en son cerveau les traces des idées qui lui étoient transmises par l'ouïe. Ce dernier organe ayant même reçu chez lui d'assez vives atteintes dès sa tendre jeunesse, cet accident avoit aussi con-

---

(*) M. H. B. de SAUSSURE.

couru à lui donner une puiſſance d'attention plus étendue. Enfin, la néceſſité de faire uſage d'une main étrangère, l'avoit obligé d'approfondir toutes ſes penſées, d'en combiner les rapports & de s'en aſſurer avant de les faire jetter ſur le papier. Il en étoit parvenu à compoſer, ſans le ſecours de la plume, à donner à ſes ouvrages les perfections de ſtyle dont il les croyoit ſuſceptibles, & à dicter ainſi d'un ſeul jet, des morceaux conſidérables, auxquels il ne trouvoit point à corriger lorſqu'il ſe les faiſoit lire.

Quelque fut l'occupation à laquelle il ſe livrât, qu'il obſervât, fit quelqu'expérience, ou qu'il examinât une queſtion dont l'étude l'eut plongé en une profonde méditation, on ne s'apperçut jamais qu'une interruption, la plus déplacée, lui inſpira un mouvement d'humeur & troublât la ſérénité de ſon ame, ſoit par un ſentiment de modeſtie qui ne lui permettoit pas d'attacher un plus grand prix à ſes con-

ceptions, ſoit parce que ſon cerveau étoit tellement organiſé, qu'il étoit aſſuré de retrouver l'idée qui l'occupoit & dont le fil ne pouvoit lui échapper.

CHARLES BONNET ne fut jamais ſorti de ſa retraite, ſi les devoirs qu'il avoit à remplir comme citoyen ne l'euſſent ſouvent attiré à Genève. Admis en 1752, au grand Conſeil, où il étoit naturellement appellé par ſes vertus & les ſervices qu'avoient rendu ſes ancêtres, (*) il y porta cet eſprit de paix, de conciliation qu'inſpirent la religion, la philoſophie & l'expérience. Il avoit de l'éloignement pour les grandes innovations, & il appliquoit aux hommes en morale, ce principe de LEIB-

---

(*) JACQUES BONNET, ayeul paternel de CHARLES BONNET, GABRIEL de la MAISONNEUVE ſon biſayeul, & CHARLES LULLIN ſon ayeul maternel, avoient été ſyndics de la République.

Ce fut en 1572, qu'un des ancêtres de CHARLES BONNET, dont la famille étoit établie en France, vint ſe fixer à Geneve.

NITZ en physique, que la *nature ne va jamais par sauts.* Il étoit convaincu qu'on ne peut introduire d'absolus changemens dans un Etat sans y causer une fermentation dont les résultats établissent, entre les individus qui le composent, des rapports inconnus qui peuvent trop aisément en détruire l'harmonie. Il se réunissoit à ces anciens philosophes approbateurs de la retenue de *Solon* qui, en réformant le gouvernement d'Athènes, avoit préféré de donner à ses concitoyens, non les meilleures loix en elles-mêmes que son génie eut pu leur dicter & qu'ils n'eussent pas respectées, mais les meilleures que leurs passions, leurs mœurs & leur caractere leur permissent de recevoir & d'observer. Quoique les spéculations auxquelles l'appelloit particulierement son génie, l'éloignassent des affaires publiques, il ne cessât de suivre les assemblées du Grand-Conseil, que dans les dix dernieres années de sa vie, lorsque ses infirmités l'y forcerent.

Vous aurez ſûrement été touchée de ce mouvement heureux d'un des orateurs qui ont publiquement prononcé ſon éloge. ,, *Quels ſentimens*, s'écrie-t-il, *penſez-vous* ,, *qui l'animoient pour ſa patrie? Un trait* ,, *me prouve que ſon amour pour elle étoit* ,, *une de ſes paſſions dominantes. Il veut* ,, *donner un exemple du grand nombre* ,, *d'idées diverſes qu'un ſeul mot peut rap-* ,, *peller. Sans doute ces mots* PLANTE, ,, INSECTE *devoient s'offrir d'eux-mêmes à* ,, *l'imagination d'un naturaliſte, c'eſt néan-* ,, *moins le nom ſeul de ſa patrie qui le* ,, *frappe, & voici comme il s'exprime :*

,, Par une ſuite du mouvement qui s'eſt ,, fait dans mon cerveau, l'idée de Genève ,, s'offre à mon eſprit! Auſſi-tôt ſes tours, ,, ſes murs, ſes édifices, ſa riche ſituation, ,, ſon beau lac, le fleuve majeſtueux qui ,, la traverſe; ſes campagnes riantes où l'art ,, embellit la nature; la ſageſſe de ſes inſ- ,, titutions; la pureté de ſa religion; les ,, mœurs douces de ſes habitans; l'eſprit

„ philosophique de plusieurs; les précieux
„ avantages dont jouissent ses citoyens;
„ l'éducation que j'y ai reçue; les parens,
„ les amis vertueux & éclairés que j'y pos-
„ sede; aussi-tôt toutes ces idées & mille
„ autres se retracent dans mon cerveau,
„ les unes à la fois, les autres successive-
„ ment. Mon esprit & mon cœur contem-
„ plent ce tableau; ils s'arrêtent avec com-
„ plaisance sur la liberté placée au centre.
„ Liberté! qu'il est doux de te nommer
„ quand on te possede! J'éprouve un doux
„ saisissement qui excite au-dedans de moi
„ l'amour de cette patrie pour laquelle je
„ voudrois mourir.

La double édition in-4°. & in-8°. que Samuel Fauche, Imprimeur à Neuchatel, voulut tout-à-la-fois donner des œuvres de Charles Bonnet, avoit porté un coup funeste à sa santé, par le travail dans lequel elle l'avoit entraîné. Il ne put se persuader que cette entreprise fut avantageuse à son libraire, & après avoir fait d'inutiles efforts

pour l'en détourner, il ſe livra tout entier à la reviſion la plus ſévère de ſes ouvrages, auxquels un ſentiment de reconnoiſſance pour l'Editeur lui fit deſirer de donner la perfection dont ils étoient ſuſceptibles. Les ſecours de l'art, éclairés par la plus tendre amitié, prolongerent long-tems ſa vie. Pendant plus de deux ans, M. BUTINI par ſes ſoins, ſes aſſiduités, par une étude profonde & de tous les momens, des accidens de la maladie, en retardât les progrès; il ſembloit défendre le fil de ſes jours entre les ciſeaux de la parque. Mais il faut non-ſeulement avoir aimé, il faut encore avoir un cœur dans lequel on ait pu réunir, concentrer toutes ſes affections, pour les diriger vers un objet qui ait ſu les partager; que cet objet digne d'un tel amour, ſe trouve en même tems un Etre d'un ordre ſupérieur, dont la raiſon & le génie aient ravi notre conſtante eſtime & notre admiration, pour ſe faire l'idée des tendres empreſſemens, des recherches multipliées aux-

quels se livra, pendant cette longue & cruelle époque, l'épouse de CHARLES BONNET. En vain l'état déplorable de foiblesse & de souffrance où elle étoit elle-même depuis un long tems, paroissoit opposer des obstacles insurmontables aux efforts de son zèle. Nous l'avons vue comprimant sa douleur, maîtrisant le sentiment qui la déchiroit, ne paroître alors agitée que d'une inquiétude active, ingénieuse, qui lui faisoit prévoir les atteintes du mal de celui qu'elle aimoit, les adoucir par ses attentions, déviner les soulagemens à donner & ranimer par ses secours un souffle prêt à s'exhâler. Veilles sur veilles, fatigues sur fatigues, l'excès de sa tendresse l'éleva au-dessus des forces que peut donner la nature. „ *Ah !* lui disoit BONNET, *vous me faites encore éprouver le bonheur.*"

Une multitude d'objets fantastiques se présentoient à ses yeux dans les derniers tems de sa maladie. Il en reconnoissoit l'illusion ; & par une suite de ses habitudes &

de la pente qu'avoit prise son ame à se considérer elle-même, il travailloit à s'expliquer comment il se pouvoit que ses organes s'obstinassent à vouloir le tromper, malgré les efforts qu'il faisoit pour les rappeller à leur destination, & en quelque sorte à leur devoir. Il regrettoit de n'avoir pas près de lui quelque métaphysicien qui, recueillant les phénomènes dont il lui auroit rendu compte, l'eut aidé à étudier encore ces jeux incompréhensibles de l'esprit & de la matiere.

Il crut un jour voir un homme, qui depuis long-tems lui étoit attaché, auquel il donnoit sa confiance dans ses affaires, lui dérober, dans son secrétaire, des papiers importans. L'affaissement où il étoit ne lui permit pas d'avoir en ce moment la conscience de son illusion. Il tombe en un accablement affreux, d'avoir à mépriser un être que jusqu'alors il avoit estimé, & fait part à son épouse du violent chagrin qu'il en éprouve. Elle fut pénétrée de douleur

de le voir affecté d'un sentiment si pénible pour lui. Il eut été néanmoins dangereux de le désabuser. En supposant même qu'elle y eut réussi, ce n'eut été qu'en lui faisant connoître l'état de dépérissement dans lequel il se trouvoit, & combien peu son ame étoit maîtresse de diriger sa pensée, substituer par conséquent à l'idée dont il s'affligeoit une autre idée peut-être encore plus cruelle. Son saint amour l'éclaire, elle court instruire de l'erreur de son époux l'homme honnête qui en est l'objet, se concerte avec lui, revient près de Bonnet : „ *Ah mon ami*, lui dit-elle, *il est bien malheureux, il est accablé de répentir.* „ *Il se répent*, s'écrie Bonnet, *il se répent ! ah ! qu'il vienne, tout est oublié.*"

Je vois couler vos larmes; quelle devoit être, dans les jours de sa plus grande vigueur, une ame dont les derniers élans étoient si touchans & si sublimes ? Par quels plus nobles traits l'homme s'est-il jamais montré fait à l'image du Dieu qui l'a créé ?

J'avois toujours frémi, disoit-il à son épouse au moment de rendre le dernier soupir, *j'avois toujours frémi à l'idée de vous survivre. L'Etre Suprême m'accorde une grande faveur en disposant d'abord de moi, je vous quitte, mais je jouirai toujours du bonheur de vous aimer.*

Il étoit né le 13 Mars 1720 & est mort le 20 Mai 1793.

Au milieu des troubles qui agitoient la République, cette perte y produisit néanmoins une sensation générale. Les passions se tûrent. Un deuil universel couvrit Genève. Tous les citoyens, pénétrés d'une même douleur, se réunirent pour pleurer le sage qui avoit honoré la patrie. On rendit à sa mémoire des hommages éclatans. La maison dans laquelle il avoit reçu le jour fut consacrée à l'immortalité par une inscription qui en rappelle l'époque ; un quartier considérable de la ville, dans lequel est située cette maison, voulut s'honorer aux yeux de la postérité, en se désignant à l'avenir

ſous le nom d'*arrondiſſement de* Charles Bonnet ; la ſociété des arts plaça ſon buſte dans la ſalle où elle tient ſes aſſemblées ; la ſociété d'hiſtoire naturelle lui éleva un cénotaphe. La nation ſe porta toute entiere à la conſécration ſolemnelle de la maiſon où il étoit né ; ſon éloge y fut prononcé, écouté, applaudi avec l'enthouſiaſme de l'orgueil national juſtement exalté, & la ſenſibilité qu'excite dans tous les cœurs le ſouvenir d'une haute vertu.

Grands hommes de ce ſiecle, & l'on ne ſe trompera pas ſur ceux à qui je m'adreſſe, j'ai connu la plupart d'entre vous. Vous prétendiez avoir le privilege d'ouvrir ou de fermer à tous les hommes le ſanctuaire de la raiſon. Je vous voyois entourés d'une foule de diſciples qui s'enivroient de la coupe enchantereſſe dont les bords, après avoir touché vos bouches éloquentes, leur préſentoient un appas irréſiſtible. Ils admiroient les progrès que chaque jour par vos travaux, leur ſembloit faire l'eſprit humain.

Tant d'acclamations flatteuſes faiſoiens réſonner vos noms dans l'empire de la philoſophie, que je me portois à vous croire les plus heureux comme les plus ſages des mortels. Je m'approchai ; j'entrepris de ſonder vos cœurs pour mieux reconnoître les profondes racines que devoit y avoir jetté la ſageſſe, & je n'y apperçus que ces mêmes paſſions qui de tous tems ont déſolé l'humanité. Vous prétendiez nous rendre plus facile l'accès des vertus, en les dépouillant de leur céleſte origine ; & après avoir rompu cette chaîne ſacrée qu'elles forment entre nous & le ſouverain Etre, je vous voyois perdus dans un fatal labyrinthe que votre orgueil avoit conſtruit, & dont il ne pouvoit vous faire trouver l'iſſue. Vous vous diſiez philoſophes & nouveaux Eroſtrates, vous n'aſpiriez qu'à la célébrité. Le monde entier n'auroit pu diſpenſer aſſez de gloire pour la partager entre vous. Les ſombres jalouſies ne vous laiſſoient pas même jouir de vos triom-

phes. Vous étiez malheureux, parce que vos ſyſtêmes, en établiſſant le regne des paſſions, vous laiſſoient les premiers en proie à leurs ravages.

J'ai vu CHARLES BONNET, & je l'ai vu *heureux*. L'idée d'un Dieu Suprême veillant ſur ſes actions & ſur ſes penſées, s'intéreſſant à lui voir acquérir chaque jour de nouvelles perfections, lui faiſoit recueillir toutes les vertus dans ſon cœur. Elles y étoient établies dans une correſpondance ſi juſte, dans un accord ſi harmonieux, qu'elles y ſembloient diſpoſées dans l'ordre où la céleſte raiſon ſe plairoit à les placer. La douce paix habitoit ſon ame; ſes diſcours, ſes actions, ſes manieres portoient un caractere de dignité, de modeſtie, de ſenſibilité qui inſpiroient ſa piété. Il ne prononçoit pas les mots de DIEU, de SAGESSE, PUISSANCE & BONTÉ INFINIE ſans faire paſſer en nous les ſentimens profonds dont ces penſées ſublimes le pénétroient. Pluſieurs de ſes amis furent ſes rivaux, & ſon ami-

tié pour eux n'en fut ni moins vive ni moins ſincère. Il ne leur envioit pas les lauriers qu'ils avoient obtenus, & ils pouvoient même avoir long-tems avec lui des torts ſans perdre ſon affection. Dans la douleur où il nous laiſſe, ſon ſouvenir nous préſentera toujours l'idée du bonheur auquel l'homme peut atteindre par la vertu, la ſcience & la religion.



NB. Il a déja été fait trois éloges de CHARLES BONNET; les deux premiers par MM. H. B. de SAUSSURE & ANSPACH. La circonſtance dans laquelle ils devoient être prononcés, n'avoit permis ni à l'un ni à l'autre d'entrer dans les développemens que leur offroit le ſujet qu'ils avoient à traiter. Le troiſieme, qui a paru depuis ſous le titre *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de* CHARLES BONNET, & qui eſt attribué à un de ſes élèves, ne laiſſe rien à deſirer de tout ce qui peut ſervir à faire connoître ſon génie. Mais lorſque des enfans vont offrir à la cendre d'un père le tribut de larmes dans leſquelles ils trouvent leur unique conſolation, ils ſe voient encore avec quelqu'intérêt, ſuivis de ceux de ſes amis, qui ſe joignent à eux pour aller répandre des fleurs ſur ſa tombe.

APPROBATION.

Cet éloge de l'illuſtre BONNET *plaira à tous ceux qui aiment la ſcience, la religion, le vrai ſavoir & la vertu.*

DE BONS, *Cenſeur.*

20 Novembre 1794.

N.B. L'Editeur croit devoir avertir que la gravure placée en tête de cet Eloge, & qui a été deſſinée par un peintre dont les talens ſont univerſellement reconnus, préſente une reſſemblance auſſi parfaite des traits de CHARLES BONNET qu'on pouvoit la deſirer.

